

L'ALBANIE
ET
LES ALBANAIS

PAR
Le Colonel BECKER

EXTRAIT DU CONTEMPORAIN.

PARIS
E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR
PALAIS-ROYAL
17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS, 17 ET 19

—
1880

Tous droits réservés.

L'ALBANIE

ET

LES ALBANAIS

PARIS. — IMP. JULES LE CLERE, RUE CASSETTE, 17.

L'ALBANIE
ET
LES ALBANAIS

PAR
Le Colonel BECKER

EXTRAIT DU CONTEMPORAIN.

PARIS
E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR
PALAIS-ROYAL
17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS, 17 ET 19

1880

Tous droits réservés.



L'ALBANIE

ET

LES ALBANAIS

I

Il n'y a pas en Europe de pays aussi peu connu que l'Albanie, il n'y a pas de peuple dont l'origine même soit plus discutée que celle des Albanais.

Les raisons en sont fort simples : les voyages en Albanie sont difficiles, la sécurité y laisse beaucoup à désirer, la langue albanaise est une langue à part qui ne possède ni littérature ni même un alphabet (1). L'auteur qui jusqu'à présent paraît avoir étudié le plus à fond ce pays est sans contredit M. de Hahn ; cependant des recherches plus récentes ont, sous certains rapports, modifié le résultat de ses études, en quelque sorte de la même façon que les événements des quatre dernières années ont modifié la situation politique réelle du pays.

C'est surtout dans les recherches sur l'origine et l'antiquité des Albanais que l'on se heurte à des difficultés immenses. Strabon se plaint de la confusion de races et de langues, qui déjà de son temps caractérisait l'état de la péninsule des Balkans, dont les populations lui paraissaient être les restes de différents peuples décimés par les guerres et dispersés dans un pays ravagé ; en effet de grandes cités en ruines attestaient un passé glorieux et puissant.

(1) Les efforts de M. Dozon pour composer un alphabet ont rencontré beaucoup de difficultés, car il est très malaisé de rendre la prononciation albanaise avec l'alphabet latin, aujourd'hui en usage dans la haute Albanie catholique, ou avec l'alphabet grec, dont on se sert dans la basse Albanie orthodoxe.

Depuis l'époque de Strabon, bien d'autres invasions de peuples civilisés et de hordes barbares sont venues accroître cette confusion. C'est donc à bon escient que nous sollicitons en commençant l'indulgence du lecteur pour les nombreuses imperfections de ce travail.

Plusieurs écrivains ont voulu voir dans les Albanais d'aujourd'hui des descendants directs des anciens Pélasges. C'était certainement une manière commode de résoudre la question et de trouver une origine ; car si d'un côté les preuves apportées à l'appui de la thèse n'étaient pas très concluantes, de l'autre il était fort difficile de prouver le contraire. Nous allons cependant essayer de nous rendre compte de ce qu'étaient les Pélasges, dont l'apparition dans l'histoire nous a toujours fait l'effet d'un mirage insaisissable.

Les renseignements que fournissent les anciens auteurs sont très vagues, et ont un caractère plutôt mythologique qu'historique. Nous trouvons les Pélasges en Asie Mineure, près de Troie. En Thessalie, l'Argos pélasgique s'étendait de la mer au Pinde et du Pénée aux Thermopyles (1). Dodone, avec son oracle célèbre, se trouvait chez des Pélasges (2), et Homère parle du Jupiter pélasgien. Plusieurs auteurs qualifient les peuples épirotes de pélasgiques, et ceux de la Thrace et de la Macédoine méridionale de tyrrhéno-pélasgiques (3). On les trouve établis en Crète (4). Ils ont peuplé Lemnos et Imbros (5). Ephore dit que le Péloponèse a été appelé Pelasgia, et les auteurs des *Antiquités Athéniennes* constatent qu'ils ont habité cette ville, où ils furent appelés par les autres habitants de l'Attique *Pelargi* (cigognes), parce qu'ils se portaient en troupeaux dans divers lieux (6).

Pour former la population de territoires aussi vastes, il aurait fallu que les Pélasges fussent un peuple très nombreux, qui n'aurait pu disparaître que par une de ces catastrophes dont l'histoire eut certainement conservé la mémoire, d'autant plus

(1) Strabon, liv. VIII.

(2) Homère, *Iliade*, liv. XVI. Des recherches modernes laissent un doute sur Dodone et son oracle primitif, dont on avait cru trouver l'emplacement à quelques heures de Janina. Aujourd'hui, une opinion plus récente place dans l'Argos pélasgique l'oracle primitif, et considère Dodone de l'Épire comme l'endroit où il aurait été transporté d'une autre Dodone plus ancienne.

(3) Strabon, liv. V.

(4) Diodore de Sicile, liv. V.

(5) Hérodote, liv. III, V, VI; Thucydide, liv. IV.

(6) Strabon, liv. V.

que cette catastrophe aurait eu lieu dans la période des temps historiques, puisque les Pélasges arrivent jusqu'à ces temps. Cependant nous ne trouvons rien de pareil, les Pélasges s'évanouissent au commencement des temps historiques comme un nuage décevant, sans laisser d'autres traces palpables que des légendes semimythologiques chez les auteurs anciens.

Or ce phénomène ne pourrait s'expliquer que par deux hypothèses : ou les Pélasges n'ont été qu'un mythe, ou ils ont été une tribu peu nombreuse, laquelle, grâce à une plus haute culture et à ses vertus guerrières, s'est établie parmi d'autres peuples comme classe supérieure et conquérante ; cette classe ou caste pendant sa domination aurait prêté son nom aux peuples qu'elle gouvernait, comme l'ont fait plus tard les Grecs et les Turcs, mais elle-même se serait bientôt dissoute dans la masse de la population indigène. Celle-ci, la dissolution effectuée, aurait repris son nom ancien ou celui de quelque nouvelle tribu dominante.

La première hypothèse, celle d'un simple mythe pélasgique, ne nous semble pas soutenable, car des auteurs contemporains ou de peu postérieurs, comme l'auteur de l'*Illiade* et les premiers historiens grecs, n'auraient pu considérer comme réelle une existence purement imaginaire.

La seconde nous paraît au contraire fort acceptable et trouve un appui direct chez quelques auteurs anciens. Ainsi Eschyle dit que la race des Pélasges sortait d'Argos, près de Mykéné (1). Ephore (2) prétend qu'ils étaient originaires de l'Arcadie, et qu'adonnés à la vie guerrière, leur nombre fut grossi par ceux qu'ils purent engager à prendre le même parti et à qui ils communiquèrent leur dénomination ; ils devinrent ainsi fameux chez les Grecs et partout ailleurs où ils se portèrent.

Acceptant, comme nous le faisons, au sujet des Pélasges, l'hypothèse d'une caste dominante, mais peu nombreuse, nous ne pouvons pas les considérer comme les ancêtres des Albanais ou d'autres peuples quelconques. Par cette même raison nous laissons de côté la discussion fort à la mode aujourd'hui sur la consanguinité des Pélasges et des Hellènes et sur leurs rapports mutuels, cette question n'étant d'aucun intérêt pour notre sujet.

Que nous trouvions dans la langue grecque, des mots, surtout des noms de divinités, qui semblent avoir été empruntés par les

(1) *Supplantes*, vers 259.

(2) Strabon, liv. V.

Hellènes aux Pélasges, mots dont la racine a encore aujourd'hui une signification dans la langue albanaise, tandis qu'elle en manque dans la grecque (1), cela ne prouve pas que l'albanais soit dérivé du pélasge; ce fait indique simplement que la langue à laquelle les Pélasges eux-mêmes l'empruntèrent ou celle des Pélasges elle-même fut de la même souche que l'albanais actuel.

Quoi qu'il en soit, personne ne saurait contester l'extrême ancienneté de la race albanaise, chez laquelle, comme le remarque fort bien M. Dumont (2), on rencontre encore aujourd'hui des traits de caractère et des détails de mœurs que nous trouvons chez les personnages de l'épopée homérique. Tout en écartant les théories pélasgiques, c'est donc aux races les plus anciennes qui ont habité la péninsule des Balkans qu'il faut remonter pour trouver l'origine des Albanais.

Le docteur Flieger prouve (3), autant que l'on peut prouver quelque chose dans cette sorte d'études, qu'à l'époque de l'arrivée des premiers Hellènes sur les côtes de la péninsule des Balkans, les Celtibères en avaient déjà été presque complètement chassés; il n'en restait que des tribus peu considérables, les Scordisci sur la Save et la Drina et les Liburnes sur les côtes de la haute Adriatique. Leur place avait été prise par des peuples d'origine-aryenne. Ceux-ci appartenaient à deux grandes familles: la phrygo-thracienne, à laquelle appartenaient les Thraces proprement dits, les Mœsiens, les Pœons, les Cariens et les Lelèges; et l'illyrienne, à laquelle appartenaient également les différents peuples ou tribus qui habitaient Aesa, l'ancien nom de l'Épire (4). La famille phrygo-thracienne occupait la partie orientale de la péninsule, à l'est des Alpes illyriennes et le Pinde; la famille illyrienne occupait la partie occidentale jusqu'à l'Adriatique.

D'après l'étude du docteur Flieger dont nous ne saurions reproduire ici les déductions, ce serait dans la famille illyrienne que nous trouverions l'origine des Albanais. En effet la partie de l'Albanie où la race s'est conservée le plus pure et où les mœurs mêmes semblent encore avoir gardé une saveur de la plus haute antiquité, comprend les montagnes qui s'étendent depuis la frontière monténégrine jusqu'au lac d'Ochrida; or ce pays était,

(1) Vassa-Effendi. *Question albanaise*, 1878.

(2) *Le Balkan et l'Adriatique*.

(3) Dr Flieger. *Zur praehistorischen Etymologie der Balkanhalbinsel*, 1878.

(4) *Ibid.*

au temps de la conquête romaine, la vraie Illyrie. Strabon dit : « En partant par la via Egnatia de Dyrrachium (Durazzo) à « Lychnidas (Ochrida), on laisse les montagnes de l'Illyrie à « gauche, etc. (1). »

Le dernier roi d'Illyrie, Gentius, avait pour ville capitale Scodra (Scutari), et son pouvoir s'étendait sur une grande partie de la haute Albanie actuelle. Il semble donc qu'à l'époque de la conquête romaine c'étaient des tribus illyriennes qui l'habitaient. Or comme ce pays est d'un accès extrêmement difficile et comme ses habitants étaient déjà alors connus pour leur esprit guerrier, il est assurément impossible qu'ils aient été chassés de leurs montagnes sans une lutte acharnée, dont au moins les grands traits auraient trouvé place dans l'histoire. Cependant celle-ci est muette à ce sujet; il est donc presque certain que non seulement aucune substitution de population n'y a eu lieu, mais au contraire que la population contemporaine de la conquête romaine y est restée presque sans mélange, grâce aux montagnes sauvages et inaccessibles qu'elle habitait, tandis que ses congénères de la plaine et de la côte ont dû subir des modifications plus ou moins considérables au point de vue ethnologique et social.

Que la population ancienne de l'Épire (2) fût de la même race que celle de l'Illyrie, cela paraît probable, quoiqu'il soit aujourd'hui difficile de constater autre chose, sinon qu'elle était considérée comme entièrement diverse de celle de la Grèce par tous les auteurs anciens, qui la qualifient de barbare. Les rapports entre les Épirotes et les Hellènes étaient presque toujours hostiles, et rien ne nous indique que ces peuples se soient mélangés, bien moins encore qu'ils eussent une origine commune. Les rapports avec les Macédoniens étaient plus intimes; l'histoire nous parle bien de quelques guerres avec eux, mais plus encore d'alliances entre les peuples et d'unions entre les familles régnantes. Ainsi la mère d'Alexandre le Grand était une princesse épirote. Strabon dit même (3) : « Il y en a qui étendent « le nom de Macédoine à tout ce pays jusqu'à Corcyre, en don-
« nant pour raison que ces peuples parlent tous la même langue, « portent la chlamyde (manteau militaire), se coupent les che-

(1) Strabon, liv. VII.

(2) La basse Albanie.

(3) Strabon, liv. VIII.

« veux de la même manière et ont d'autres usages communs. » Ce qui donnerait même à entendre que les Macédoniens et les Epirotes étaient de la même famille. Pourtant il dit à un autre endroit qu'à cette époque on parlait deux langues en Epire, ce qui nous fait entrevoir une analogie avec ce qui s'y passe aujourd'hui ; En effet les Albanais parlent aussi en grande partie le grec ; ils auraient donc parlé le macédonien comme une langue plus cultivée que la leur.

Quoi qu'il en soit des preuves de la consanguinité des anciens Epirotes avec les Illyriens, il est certain que la grande majorité des Epirotes modernes appartient à la famille albanaise ; car non seulement elle en parle la langue, sauf des différences de dialecte, mais les crânes épirotes sont brachycéphales comme ceux des Albanais, tandis que ceux des Grecs sont dolichocéphales (1). Comme à ce sujet, pas plus qu'à l'occasion des anciens Pélasges, on ne dit point qu'une immigration armée ou pacifique, provenant de la haute Albanie, se soit substituée à l'ancienne population, nous avons le droit de présumer que les Epirotes modernes descendent des anciens, et que par conséquent ceux-ci appartenaient également à la famille illyrienne.

Nous nous sommes servis et nous nous servirons dans le cours de ce travail des mots Albanie et Albanais. Cependant nous devons faire observer que ces noms sont, ou complètement inconnus dans le pays, ou usités par les indigènes alors seulement qu'ils parlent une langue étrangère, principalement l'italien. Cette dénomination est évidemment de source occidentale ; on a émis différentes hypothèses sur son origine, tirées par les cheveux les unes plus que les autres. Je n'en citerai qu'un exemple. Les habitants d'Alba Longa, chassés de leur ville par Servius Tullius, seraient allés se réfugier sur la côte occidentale de la mer Caspienne, où il a effectivement existé une Albanie à l'est de l'Ibérie, dans la contrée qui est appelée aujourd'hui Daghestan et Schirvan. De là une nouvelle émigration aurait conduit les Albanais dans leurs foyers actuels.

Un pareil chassé-croisé nous semble plus que problématique. La différence de caractère entre les Albanais caspiens et ceux de l'Adriatique semble exclure tout lien de parenté directe, car d'après Strabon (2) ceux-là étaient médiocrement enclins à la guerre, tandis que ceux-ci, depuis les temps les plus reculés,

(1) P. Corte, consul d'Italie à Prévesa, *Questions albanese*. (Diritto, 8 mars 1879.

(2) Strabon, liv. XI.

ont toujours trouvé un attrait particulier aux entreprises guerrières qu'ils sont allés souvent chercher au loin. Mais la preuve la plus positive à alléguer contre ce rapprochement c'est justement le fait signalé plus haut, que les noms Albanie, Albanais sont d'importation occidentale et relativement moderne dans la péninsule des Balkans.

Nous avons cherché la première apparition de ce nom dans l'histoire. Voici ce que nous avons trouvé. Dans le récit des événements de la fin du xi^e siècle, il est dit que Robert Guiscard, après avoir battu Alexis Comnène à Durazzo, pénétra en *Albania*. C'est la première fois que nous rencontrons ce nom. Or au sud-est de Durazzo, près du fleuve de Skumbi, se trouve une ville qui alors s'appelait Albanopolis (aujourd'hui Elbassan), ville que Robert, qui marchait sur Ochrida, traversa avec son armée. Nous soumettons donc au lecteur l'hypothèse que les soldats de Robert, ne connaissant pas la langue du pays et ayant par conséquent peu de contact avec les habitants, ont donné le nom d'*Albania* au pays dont Albanopolis était la ville la plus importante, et que ce nom rapporté par eux en Italie s'est peu à peu étendu à tout le pays occupé par la race à laquelle appartenaient les habitants des environs d'Albanopolis.

En tout cas le nom d'Albanie n'est pas employé par les indigènes, comme nous l'avons déjà dit. L'Albanais appelle son pays Skhipéné ou Skhipéri, et s'appelle lui-même Skhipétar. D'après Hecquard et autres, Skhipétar signifierait fils des rochers, mais Wassa-Effendi, Albanais lui-même, dit que Skhipé signifie aigle, et Skhipétar aiglon ou fils d'aigle (1). D'après lui, l'origine de ce nom se retrouverait dans la légende suivante : Un jour les grands de l'armée épirote auraient fait au roi Pyrrhus des compliments sur la rapidité d'aigle avec laquelle il tombait sur ses ennemis. Le roi aurait alors répondu que, s'il pouvait le faire c'était parce que ses soldats étaient des *skhipétars*, des aiglons. Les soldats l'ayant entendu, auraient adopté avec orgueil ce nom de Skhipétar, qui plus tard serait devenu celui de tout le peuple.

Jusqu'au commencement du ix^e siècle avant Jésus-Christ, nous savons fort peu de choses sur les peuples qui occupaient tant l'Illyrie que l'Épire. En 604, une tribu gauloise, dont le chef s'appelait Bellovèse, conquiert l'Illyrie, et, ayant soumis la plus grande partie

(1) M. Hahn ne se prononce pas définitivement entre les deux versions.

des différentes tribus, fonda un empire illyrique dont Scodra (Scutari) fut la capitale. Comme la tribu gauloise était peu nombreuse, elle se fondit bientôt dans la population indigène, ne laissant d'autres traces de sa domination que quelques mots que l'on retrouve encore aujourd'hui dans la langue albanaise. Les destinées de cet empire nous sont très imparfaitement connues, mais dans la première moitié du iv^e siècle nous voyons Bardyles, roi d'Illyrie, envahir l'Épire et la Macédoine et en conquérir la plus grande partie. Il fut cependant battu en 359, par Philippe, père d'Alexandre le Grand, et repoussé dans ses propres états. Après sa mort ceux-ci furent divisés entre Clitus, son fils qui prit le nom de roi des Triballes, et Glaucus, son neveu, appelé roi des Taulantes. C'était chez Glaucus que Pyrrhus fut amené comme enfant par Androclion, après que son père eut été tué par Neptolème, son oncle.

Comme ici nous trouvons des rapports plus intimes entre les Illyriens et les Epirotes, nous allons d'abord donner un aperçu de la situation de l'Épire à cette époque. Elle était habitée par un grand nombre de tribus d'une origine commune, dont les Chaons (2) et les Molosses (3) peu à peu étaient devenus les plus puissants. Ces tribus avaient à soutenir des guerres continuelles contre les Lélèges et les Grecs. Avec les Macédoniens elles vivaient en meilleure harmonie.

Vers le milieu du iv^e siècle, Alexandre, roi des Molosses, qui avait réuni presque toute l'Épire sous sa puissance, fit une expédition en Italie et mit ainsi les Epirotes pour la première fois en contact direct avec les Romains. L'expédition n'obtint aucun résultat en Italie, mais affaiblit tant l'Épire qu'elle devint facilement la proie de Bardyles, comme nous l'avons vu plus haut. A cette époque, l'alliance entre les Epirotes et les Macédoniens était très intime, puisque Philippe de Macédoine avait épousé Olympias, sœur d'Alexandre des Molosses. Ce mariage amena, après la mort d'Alexandre le Grand, la guerre entre l'Épire et la Macédoine : Olympias s'étant enfuie chez son neveu Eacide, roi des Molosses, obtint de celui-ci une armée avec laquelle elle réussit d'abord à s'emparer de la Macédoine; mais elle la perdit de nouveau bientôt après, et fut tuée par ordre de Cassandre.

(1) Le Drilon (le Drin) séparait les deux royaumes.

(2) Ils habitaient les montagnes Acrocerauniennes; le pays s'appelle aujourd'hui Chimarra.

(3) Ils habitaient le pays de Souli et les environs jusqu'à la côte.

Les conséquences de cette guerre coûtèrent le trône et la vie à Eacide ; après quoi Pyrrhus, son fils, trouva un refuge chez Glaucus (313) et fut élevé à sa cour comme son propre fils. Plus tard, Glaucus lui donna même des troupes pour reconquérir la couronne de son père.

A cette époque, l'Illyrie était beaucoup plus avancée en culture que l'Epire. Lorsque, vers 290 av. J. C., Pyrrhus fit une visite à Glaucus pour assister au mariage du fils aîné de celui-ci, il ne put assez louer l'état des forteresses et le bon ordre dans le royaume. Ce qui attira surtout son attention et ce qu'il voulut imiter chez lui, c'était l'encouragement que le roi donnait au développement de la navigation et du commerce, par lesquels le pays était arrivé à un si haut degré de prospérité et de richesse. Mais non seulement la vie matérielle y était facile et abondante, les arts et les sciences y florissaient à l'égal du commerce ; Pyrrhus y trouva des tableaux des meilleurs maîtres grecs, des statues de Phidias, de Praxitèle, d'Eurymaque, d'Eurygrame, de Callysthène et d'autres sculpteurs célèbres (1).

Malheureusement Pyrrhus ne put mettre ses projets à exécution immédiate, car son trône fut renversé pendant son absence par le même Neptolème qui avait tué son père. Il profita de cet exil temporaire pour aller à Athènes étudier la civilisation hellénique. Lorsque, quelques années plus tard, il revint en Epire, il commença par abolir tout impôt d'exportation et d'importation, fit embellir les villes, surtout celles qui étaient situées sur les bords de la mer, et invita des étrangers de différentes nationalités à y venir trafiquer et à s'y établir ; à l'intérieur, il fit creuser des canaux et encouragea l'agriculture. Il institua trois ordres de noblesse, celle des armes, celle de la robe et celle des sciences et des arts. Ces titres de noblesse étaient personnels et l'on n'y parvenait qu'après avoir fait ses preuves devant une des trois académies qu'il avait instituées à cet effet. Il fit également construire des portiques où des philosophes de toute secte pouvaient venir enseigner les sciences et la morale ; il ne leur recommanda qu'une chose, c'était de se servir de préférence de langues vivantes, car il trouvait peu utile d'embarrasser la mémoire des élèves de langues mortes. Pour encourager l'industrie, il octroya des privilèges à ceux qui embrassaient certaines professions. Il est évident que Pyrrhus, un des premiers capitaines

(1) Jourdan, *Histoire du roi Pyrrhus*, 1749.

de l'antiquité, ne pouvait pas négliger l'instruction militaire de son peuple. Après les leçons des philosophes, les jeunes gens devaient se rassembler pour faire l'exercice et pour étudier sur le terrain différentes questions de tactique, de fortification et de campement. Il avait aussi ordonné d'habituer la jeunesse à une vie frugale et laborieuse, trouvant en elle, avec raison, la base de tout développement ultérieur de l'homme.

Si nous nous sommes arrêtés si longtemps aux institutions de Pyrrhus, c'est parce qu'elles nous donnent une idée assez exacte du degré de culture matérielle et intellectuelle de l'Épire au commencement du III^e siècle, et par là aussi de celui de l'Illyrie, puisque Pyrrhus la trouvait plus avancée que l'Épire et y puisa ses idées de réformes. Elles nous prouvent que ces peuples, appelés barbares par l'arrogance grecque, étaient bien loin de l'être, mais qu'au contraire ils possédaient une culture très développée pour l'époque, et que si les Albanais d'aujourd'hui sont retombés dans un état inférieur, la faute n'en est pas aux aptitudes de leur race, mais aux circonstances extérieures.

Les campagnes de Pyrrhus en Italie et en Sicile sont trop connues pour que nous nous en occupions. Elles donnent cependant une idée non seulement du génie du capitaine qui les conduisit, mais aussi des forces de l'Épire durant cette période, car bien que Pyrrhus eût à lutter et contre Rome et contre Carthage, il sut se maintenir pendant plus de cinq ans sur la terre étrangère. Après tant de gloire, il finit misérablement sa vie, tué à Argos (272) par une vieille femme, dit-on.

En Illyrie, Agron réunit, vers le milieu du III^e siècle, sous son sceptre les états de Bardyles et l'Épire. Mais, à sa mort (232), sa veuve, Jenta, engagea imprudemment un conflit avec les Romains, qui lui déclarèrent la guerre, battirent ses troupes, lui enlevèrent la partie méridionale de l'Illyrie et l'obligèrent à leur payer tribut.

Pendant le demi-siècle qui suivit cette première guerre avec les Romains, les Illyriens cherchèrent plusieurs fois à reconquérir leur indépendance; ils réussissaient momentanément, mais finirent toujours par être soumis de nouveau. Dans cette lutte, la prospérité du pays s'évanouissait peu à peu, de sorte qu'à l'arrivée au pouvoir du dernier roi, Gentius (172), l'Illyrie n'était plus que l'ombre d'elle-même. La piraterie illyrienne même, qui pendant tout le IV^e et une partie du III^e siècle avait presque toujours

été maîtresse de l'Adriatique, était tellement tombée qu'à la conquête définitive du pays les Romains ne trouvèrent dans les ports que deux cent vingt galères.

Enfin Persée (178-167), par sa guerre contre les Romains, entraîna les peuples illyriens, tant ceux de l'Illyrie que ceux de l'Épire, dans une ruine complète. Gentius avait d'abord résisté à ses offres; mais, en 168, il se laissa persuader, et, mal préparé à la lutte contre un ennemi aussi formidable, il succomba après une résistance de quelques semaines; sa capitale fut prise, ses trésors et lui-même enlevés pour figurer au triomphe de son vainqueur. Dès lors l'Illyrie devint province romaine, quoique les habitants de la montagne conservassent leur indépendance de fait, comme ils ont su la conserver sous toutes les autres invasions étrangères, et jusqu'à nos jours sous la domination turque. Mais la côte étant occupée par les conquérants, avec lesquels ils n'avaient que des rapports hostiles, ils se sont trouvés isolés de toute civilisation et sont retombés dans la semi-barbarie, où nous les trouvons encore aujourd'hui. Il est du reste probable, d'après les conditions du pays, que les montagnards n'avaient même pas, pendant l'époque la plus brillante de l'empire illyrique, atteint le degré de culture des habitants des bords de la mer et des villes.

Le rôle qu'ont joué les Épirotes pendant les guerres de Persée n'est pas bien clair. D'un côté, les historiens anciens nous montrent les troupes auxiliaires épirotes renforçant les colonnes romaines, même contre Gentius; de l'autre, Strabon nous dit que soixante-dix villes furent rasées en Épire et cent cinquante mille habitants enlevés comme esclaves pour les punir de la part qu'ils avaient prise dans la guerre contre Rome. Il est donc probable que ce ne fut qu'un petit nombre qui se laissa tenter par l'appât du butin et de la solde offert par les Romains, tandis que la grande masse de la nation fit cause commune avec Persée dans le dernier effort qu'il fit pour conserver l'indépendance de la péninsule des Balkans.

Quoi qu'il en soit, la prospérité de l'Épire fut ruinée par cette guerre, ainsi que celle de l'Illyrie. Nous ne trouvons plus après cette époque une seule ville considérable en Épire, jusqu'à ce que Auguste eut fondé Nicopolis comme un monument commémoratif de la bataille d'Actium. Même Argos d'Amphilochie (1) paraît être

(1) Une des trois colonies grecques chez les Épirotes et Illyriens; elle était située près de l'endroit on se trouve la ville d'Arta aujourd'hui. Les deux autres colonies

tombée en décadence. Nous avons cité au commencement de ce travail les remarques de Strabon sur la difficulté de faire des recherches ethnographiques au milieu de *la dévastation générale de cités et de peuples qui régnait dans ces pays* à son époque. Nous voyons par là que, loin d'en relever la culture et le bien-être, les Romains les avaient laissé tomber de plus en plus dans la misère et la barbarie, de sorte qu'à la division de l'empire (395) il n'y avait, ni en Epire ni en Illyrie, aucune ville d'importance. Nicopolis, qui n'avait jamais été qu'une ville entièrement romaine et qui comme telle avait eu un moment de splendeur, ne survécut pas longtemps à sa fondation. Déjà sous Honorius elle était tombée en telle décadence qu'elle était devenue la propriété d'une dame grecque, Paula (1). Lorsque, au v^e siècle, Alaric, avec ses Goths, soumit et ravagea tant l'Épire que l'Illyrie, il arriva jusqu'au golfe d'Ambracie (d'Arta) et acheva la ruine de Nicopolis, qui ne se releva plus. Ces pays restèrent sous le joug des Goths jusqu'en 535, lorsque Ostroïllus, qui se faisait appeler roi de la Prevalitaine, fut battu par Justinien.

Il paraît qu'après la défaite des Goths, ces malheureux pays purent enfin, pendant plus d'un siècle, jouir d'une paix relative sous la domination des empereurs de Constantinople. Mais déjà, en 639, l'Illyrie eut à subir une nouvelle invasion, celle des Avars, tribu ougrienne, de race touranienne, qui, unis à d'autres tribus d'origine slave, avaient passé le Danube et étendaient leurs ravages jusque dans la haute Albanie actuelle. La terreur occasionnée par les Avars ne fut cependant pas de longue durée, car déjà en 640 apparaissent les Chrobates et un peu plus tard les Serbes. Ces peuples demandèrent des terres à l'empereur Héraclius, qui leur en promit, à condition de chasser les Avars de celles qu'ils avaient occupées. La condition fut acceptée et exécutée. Alors Héraclius leur concéda les villes, excepté les ports de mer, et l'intérieur du pays qu'ils venaient de délivrer des Avars. Dans cette distribution, une partie de la haute Albanie échut en partage aux Chrobates, tandis que les Serbes s'établissaient plus au nord. Tant les uns que les autres prêtèrent hommage et se reconnurent tributaires de l'empire d'Orient.

Scodra devint de nouveau sous les Chrobates la capitale du

étaient Apollonia (Polina), au nord de Valona, et Epidamnus ou Dyrrachium (Durazzo).

(1) Hobhouse, *Journey through Albania*.

pays. Nous n'avons pu trouver la date de la conversion de ce peuple au christianisme; mais nous savons que leur duc Paulimir, alors déjà chrétien, assista au grand concile de 875. Dans ce concile, on fit une nouvelle délimitation tant des Etats que des diocèses, et Scodra dut céder la place comme capitale à Diocléa (près de Podgoritza).

Au commencement du ix^e siècle, les Bulgares avaient aussi passé le bas Danube et avaient pénétré dans la partie orientale de la péninsule. Les Bulgares appartenaient par leur origine à la race altaïo-touranienne. A la fin du iv^e siècle après J. C., ils descendent avec les peuples ougriens de la même race vers la mer Noire. Ceux-ci écrasent l'empire des Goths jusque sur la rive gauche du Danube; mais les Bulgares paraissent être restés sur le Don jusque vers la fin du vii^e siècle. Pendant leur séjour parmi les peuples slaves de ces contrées, quoique race dominante, ils se mêlèrent tellement avec l'élément indigène qu'ils peuvent déjà être considérés comme slavisés, lorsqu'ils furent chassés des rives du Don par les Katzares, un autre peuple ougrien. Ils se partagèrent alors en deux groupes, dont l'un émigra vers le nord et fonda au grand coude du Volga la Grande-Bulgarie, qui se maintint jusqu'au xiii^e siècle; l'autre, celle qui nous occupe, s'achemina vers le sud et fonda le royaume bulgare sur la rive droite du Danube. A son apogée, ce royaume comprenait, outre la Bulgarie d'aujourd'hui, la plus grande partie de la Macédoine, l'Épire et probablement la partie méridionale de la haute Albanie (1). La capitale était la ville d'Ochrida, située sur la limite du territoire occupé aujourd'hui par la race albanaise. Ce qui déjà prouve qu'une partie de la haute Albanie actuelle a dû leur être soumise, car il n'est pas probable qu'ils eussent choisi pour capitale une ville placée sur la frontière même. La puissance bulgare tomba en décadence dès le commencement du xi^e siècle et depuis lors l'Albanie retourne de nouveau sous le sceptre des empereurs de Byzance. A la fin du même siècle, comme nous l'avons déjà vu, Robert Guiscard conquiert Durazzo et pénètre jusqu'à Ochrida. Puis les Vénitiens s'emparèrent de Scutari, d'Allessio, de Durazzo et d'autres villes de la côte. Durazzo leur fut reprise au xii^e siècle par Theodore Angelus, neveu de l'empereur Isaac II, bâtard de la maison de Byzance, qui le défendit ensuite

(1) Gibbon dit que les deux Épires furent comprises dans le royaume bulgare. (Chap. 53.)

avec succès contre Pierre, troisième empereur latin, et mit l'empire même en danger, ayant poussé ses conquêtes jusqu'à Andrinople.

Pendant que les Angelus avaient fondé leur duché de la haute Albanie et de la basse Albanie (Epire), la partie septentrionale de la haute Albanie avait passé des Chrobates aux Serbes, qui sous Niémania avaient fondé, vers le milieu du XII^e siècle, un puissant royaume indépendant sous le nom de « Rascie ».

Après la mort de Niémania, le royaume fut partagé entre ses deux fils. Etienne en reçut le nord et Vulcain le midi, avec Diocléa comme capitale. Les Serbes s'étaient déjà séparés de l'Eglise catholique à cette époque (1); mais Vulcain, avec ses sujets, y resta fidèle et demanda, en 1198, au pape Innocent III de lui envoyer des légats. Le pape y consentit avec empressement pour maintenir les bons rapports avec ce pays, le seul de la péninsule qui ne se fût pas séparé du Saint-Siège.

Il ne faut cependant pas chercher la cause de cette fidélité uniquement dans le zèle religieux des Albanaï. Leur haine contre les Slaves y avait aussi puissamment contribué.

A la mort de Vulcain, son frère Etienne réunit les deux royaumes, et depuis lors les persécutions religieuses commencèrent contre les catholiques albanaï. Quoique nous n'ayons pu retrouver la date de l'abjuration de ceux-ci, il paraît certain que, pour se soustraire à ces persécutions, une grande partie du peuple et surtout de la noblesse se soumit ostensiblement au schisme, car, en 1312, le saint-siège conseilla aux nobles albanaï de s'éloigner de la cour des rois serbes, pour ne pas pervertir leurs mœurs, jusqu'à ce qu'ils pussent ouvertement confesser leur foi.

Cependant la côte était toujours restée catholique. Là il y avait deux diocèses, l'archevêché d'Antivari et l'évêché de Durazzo. Déjà en 1250 il y avait des abjurations du schisme, puisqu'il y a de cette année deux lettres du pape Innocent IV : l'une à l'archevêque d'Anlivari, l'informant de la demande faite par l'évêque schismatique d'Albanie de rentrer dans le sein de l'Eglise catholique; l'autre au supérieur des Frères prédicateurs de la

(1) Nous ne savons pas sur quoi se fonde Farlati pour prétendre que les Serbes n'abandonnèrent le catholicisme qu'en 1288 (*Illyr. sacr.*), car déjà, au XII^e siècle, Sava, fils de Niémania, était patriarche serbe schismatique.

Hongrie, lui ordonnant d'envoyer des prédicateurs dans les districts de Pulati, Arbania et Unavia, en Albanie, qui avaient manifesté le désir d'abjurer (1).

C'était surtout après la mort de la reine Elisabeth qu'Etienne redoubla de zèle schismatique contre les catholiques; enfin, la persécution devint si violente que, en 1320, trois princes albanais, Manculus Mussaché, comte de Clissani, André Mussaché, maréchal d'Albanie, et Vladislas, comte de Diocléa et de l'Albanie maritime, se mirent à la tête d'une ligue de seigneurs albanais pour proclamer ouvertement leur retour au sein de l'Eglise catholique et défendre leur foi l'épée à la main. A cette occasion, les membres de la ligue prêtèrent serment que « ni crainte ni périls » ne leur feraient abandonner la religion catholique ou manquer « à l'obéissance et au respect qu'ils devaient au souverain pontife. » Plus tard, Philippe, prince de Tarente, Mladinus, ban de Bosnie, et Charles, roi de Hongrie, entrèrent dans la ligue.

Dans la guerre que celui-ci fit à Milioutine, successeur d'Etienne, les Serbes furent battus et Milioutine obligé à son tour d'abjurer le schisme.

Cette abjuration forcée n'eut pas d'influence sur ses Etats, dont les habitants restèrent schismatiques comme par le passé.

Pendant que les Albanais du nord défendaient ainsi leur indépendance religieuse et politique contre les Serbes, ceux du midi s'étaient fractionnés en un grand nombre de petits Etats indépendants de fait de l'empire byzantin. Cependant, quoique politiquement indépendants, ils subirent, surtout en Epire, l'influence morale de l'élément grec, et persévérèrent dans le schisme. Nous pouvons déjà constater pendant l'époque byzantine que, tandis que l'élément albanais se montre rebelle à toute domination ou influence slave, il ne témoigne d'aucune répulsion contre l'influence grecque. Dans la seconde partie de ce travail, nous reviendrons sur ce fait qui ne manque pas d'importance, au point de vue de la politique générale actuelle.

En 1340, Etienne Douschane monta sur le trône de Serbie, qui sous ce règne arriva à son apogée. Il fit la conquête de la Macédoine, de la Thessalie et de la plus grande partie de l'Epire, y compris les villes d'Arta et de Janina, ainsi que la plus grande partie de la haute Albanie, y compris Durazzo.

(1) Hahn, *Albanesische Studien*.

Les Turcs avaient déjà alors passé en Europe. Prévoyant les maux que les chrétiens auraient à endurer, le saint-siège exhortait les princes qui avaient le plus à craindre les Turcs de s'unir pour les combattre à temps.

Etienne Douschane, qui ambitionnait le commandement de cette croisade, entra en pourparlers avec le pape pour abjurer le schisme. Il commença par rendre à l'Eglise catholique les enfants qui, pendant la persécution, avaient été baptisés selon le rite grec; il prit sous sa protection l'archevêque d'Antivari, Jean, et accorda aux prêtres catholiques liberté entière dans l'administration religieuse, et envoya enfin, en 1354, des ambassadeurs à Innocent VI.

Peu de temps après, le pape lui envoya à son tour des légats. Mais, en attendant, Douschane s'était convaincu que, s'il essayait de convertir à la foi catholique ses sujets, dont l'immense majorité appartenait à l'Eglise orientale, ceux-ci se seraient révoltés. Il reçut donc les légats avec de grands honneurs, mais leur voyage n'eut aucun résultat, et peu de temps après il rompit de nouveau complètement avec Rome.

Si passagers qu'eussent été les bons rapports entre Douschane et le saint-siège, ils eurent une grande importance pour les Albais, car ils mirent fin à la persécution religieuse des Serbes. Bientôt après, à la mort de Douschane (1360), le royaume serbe se divisa en différents petits Etats, qui l'un après l'autre furent conquis par les Turcs.

Parmi les princes de la haute Albanie, ceux de la maison Balza, qui régnait à Scutari, étaient les plus puissants. En 1368, la famille régnante se fit catholique, et avec elle la presque totalité des Albais du nord, qui étaient restés schismatiques. Vers l'année 1379, la maison Balza avait soumis tous les pays depuis la Narenta jusqu'à la Vojuzza à son pouvoir. Mais, en 1383, Georges I^{er} fut battu et tué à Bérat par les Turcs, qui depuis lors commencèrent à envahir l'Albanie du nord (1).

Mais, ne se sentant pas encore assez forts pour établir leur domination directe dans ces pays, les Turcs se contentèrent généralement ou d'établir des garnisons dans les forteresses principales, ou même de conserver les anciens princes à la tête de leurs Etats, à la condition de payer tribut.

(1) Scutari et Durazzo avaient été données en gage aux Vénitiens par Georges II, et furent ainsi pendant quelque temps sauvées de la conquête turque.

La basse Albanie était alors aussi divisée en plusieurs principautés indépendantes, dont la plus grande semble avoir compris presque toute la côte depuis la Vojuzza jusqu'au golfe d'Arta, sous le règne d'Arianitis Thopia.

II

Parmi les petites principautés de la haute Albanie, celle de Croïa était destinée à devenir à jamais célèbre dans les annales du pays comme dans celles de la chrétienté entière. Elle était gouvernée, vers la fin du ^{xiv}^e siècle, par Jean Castrioto, descendant d'une illustre famille de Thessalie (1). Comme tant d'autres petits princes, il avait lutté contre les Turcs et avait été vaincu par eux. Ils lui laissèrent cependant sa principauté contre ses quatre fils, qui furent donnés en otage au khan des Osmanlis, Mourad II. Parmi eux se trouvait le futur héros de l'Albanie, Georges Castrioto, surnommé Iskender-Bey (2) par le khan Mourad, qui par là voulait le comparer à Alexandre le Grand, une comparaison que l'avenir se chargea de justifier. Car, quelque restreint que fût son champ d'opérations, nous ne connaissons aucun capitaine dans l'histoire ancienne ou moderne qui, avec des ressources aussi faibles, ait accompli des exploits plus brillants que Iskender-Bey, appelé par les Européens Scanderbeg. Avant et après lui, les Turcs s'étendaient sur la péninsule des Balkans et plus tard sur la rive gauche du Danube, comme un torrent qui déborde et que rien n'arrête. Grecs, Serbes, Bulgares, toutes ces nationalités de l'Orient y furent noyées; mais tant que Scanderbeg vécut, celle des Albanais résista, comme le rocher résiste à la furie des vagues. Si les Serbes (3), oubliant et Kossovo et le vieux roi Lazare assassiné par les Turcs, n'eussent commis la trahison de fermer les passes à Scanderbeg, lorsqu'il voulut voler au secours du roi de Hongrie Vladislav, c'en était fait probablement de l'empire ottoman dès sa naissance même.

(1) *Historia del magnanimo et valoroso signor Giorgio Castrioto detto Scanderbeg*, etc. Traduction du latin par Pietro Rocha, 1568.

(2) Iskender signifie Alexandre

(3) Sous le règne de Brancovitch.

Les Serbes payèrent cette trahison de quatre siècles d'esclavage; mais cependant les Albanais ne l'ont pas pardonné, et plus les sentiments de nationalité et d'indépendance se développeront chez ceux-ci, plus ce souvenir fatal se dressera entre les deux peuples et ravivera leurs rancunes.

L'histoire de Scanderbeg serait trop longue à raconter ici en détail; mais comme cette époque est très importante pour l'étude de la question albanaise qui se présente aujourd'hui, nous en résumerons les grands traits.

Donné par son père en otage à Mourad II, il sut captiver la bienveillance de ce khan farouche par ses brillantes qualités militaires. Lorsque Jean Castrioto mourut (1432), Mourad fit empoisonner ses trois fils aînés et s'empara de la principauté. Le cadet, Scanderbeg, seul échappa, grâce à la réponse qu'il fit au khan lorsque celui-ci lui demanda s'il ne voulait pas retourner dans son pays. Scanderbeg lui dit que le khan était pour lui et père et frères et patrie; qu'il ne lui demanderait qu'une faveur, celle de vivre auprès de lui, et que, n'étant qu'un guerrier, il était reconnaissant au khan de le dispenser du fardeau de régner. Mourad se laissa tromper, et, l'année suivante, lorsque l'armée turque eut été défaite par les Hongrois, Scanderbeg força le secrétaire du vizir de signer sa nomination au commandement de Croÿa. Après quoi il le tua, pour l'empêcher de révéler ses intentions.

Possesseur de cet ordre, il vola à Croÿa, se fit livrer la ville par le commandant turc et y fit entrer des conjurés dibriotes et d'autres qui passèrent au fil de l'épée presque toute la garnison turque.

Après avoir battu une armée que Mourad avait envoyée contre lui, il alla à Lissa (Alessio), où se trouvaient réunis en congrès la plus grande partie des princes albanais et des délégués de la république de Venise. Là, Scanderbeg fut élu à l'unanimité commandant en chef de toutes les forces albanaises dans la guerre contre les Turcs. Seuls les délégués de Venise déclarèrent que la république entendait rester neutre.

A ce congrès assistaient :

Andrea Thopia, avec ses deux fils Comino et Mussachio et son neveu Tamesio. Cette famille possédait un duché dans la haute Albanie entre Durazzo, Tirana et Apollonia.

Georges Stresio, de la maison Balza, dont nous avons déjà parlé.

Nicolas et Paul Ducadgine, dont les états se trouvaient dans les montagnes sur le haut Drine. Luc Zacharia, autre prince de la montagne. Pierre Hispano, avec ses fils. Luc et Pierre Dusmani, seigneurs du pays des Paeons et Pelasgones. Etienne Tzernovitch, prince de la Zetta sur le lac de Scutari (faisant aujourd'hui partie du Monténégro); et enfin Arianites Thopia Golémo, le prince le plus important de la basse Albanie, dont les états s'étendaient depuis la Vojuzza jusqu'au golfe d'Arta et dans lesquels étaient comprises la fameuse Chimarra, et les anciennes montagnes Acrocerauniennes, qui, comme celles de la haute Albanie, en réalité n'ont jamais été soumises à l'étranger, bien que parfois passagèrement envahies.

Si nous sommes entrés dans tous ces détails, c'est pour réfuter l'opinion accréditée, surtout depuis qu'il y a une question albanaise, par les adversaires intéressés des Albanais, à savoir que les Albanais se détestent à ce point de catholiques à orthodoxes ou musulmans, de tosques à guèghes ou même de clan à clan, que jusqu'à présent ils n'ont jamais su s'unir. Ici nous avons au contraire le fait d'une fédération nationale albanaise, qui a duré près de quarante ans. S'il est vrai que la puissante personnalité de Scanderbeg en fût l'âme, il n'était cependant en réalité que *primus inter pares*. Ce n'était donc point la dictature militaire, mais le sentiment national qui maintenait l'union, malgré toutes les rivalités de clans et les différences religieuses. Scanderbeg mort, l'union subsista jusqu'à ce que, privée de son génie militaire, elle succomba dans la lutte contre un ennemi très supérieur en forces; mais elle succomba de haute lutte et non par dissolution intérieure.

Scanderbeg mourut en 1467, après avoir vaincu deux sultans, qui vinrent en personne le soumettre avec des armées immenses pour l'époque (1); en outre, il avait battu seize commandants en chef turcs, et lui-même n'avait jamais été vaincu par aucun d'eux; une seule fois la victoire a semblé hésiter, ce fut à Bérat, mais finalement elle se décida encore pour son élu.

Il ne faut pas oublier que Scanderbeg n'avait pas affaire aux spahis et aux janissaires dégénérés de Mahmoud II, mais à l'armée turque pleine encore de la sève et de la vigueur propres à une jeune race qui depuis lors et pendant trois siècles fut la terreur

(1) Les auteurs presque contemporains, Bonardo et Rocha, les font monter à deux cent mille hommes.

de l'Europe orientale : race brave par courage naturel, brave par fanatisme religieux, brave par l'assurance que donnent aux soldats des victoires antérieures. Ce n'était pas toujours dans la montagne que Scanderbeg la battit ; parfois il ne pouvait l'empêcher de pénétrer jusque près de la côte, et même de mettre le siège devant sa ville natale, Croÿa. Là ce n'était plus au choix de la position, mais à son génie militaire et à la bravoure légendaire de ses Albanais qu'il dut ses victoires.

Cependant ni des trahisons intérieures, ni d'autres guerres ne lui manquèrent. Le prince des Dibrés, Moïse et plus tard les princes de Doukadgine, firent défection et s'allièrent aux Turcs par rancune personnelle, mais ils abandonnèrent bientôt cette alliance et furent pardonnés par les Albanais. A une autre occasion le château de Modrissa ouvrit ses portes aux Turcs par trahison. Heureusement pour l'honneur des Albanais, ces cas sont très rares pendant la défense aussi désespérée que glorieuse de leur indépendance.

Venise suscita aussi à Scanderbeg des embarras, qui donnèrent lieu à une guerre, du reste assez vite terminée.

Il semble que le règne de Scanderbeg était déjà bien rempli par les événements en Albanie ; cependant il trouva le temps, entre deux guerres contre les Turcs, d'aller défendre Ferdinand de Naples contre le comte d'Anjou et de le rétablir sur le trône.

Enfin vers la fin de sa vie, en 1462, il fut entraîné par le pape Pie II à rompre la paix avec les Turcs, pour entrer dans une coalition avec divers états de l'Occident. Le pape mourut avant le commencement des opérations, la coalition fut dissoute, et l'Albanie eut de nouveau à lutter seule contre les Turcs, et de nouveau Scanderbeg les battit.

Enfin cette épopée est si étonnante que quelques historiens modernes ont voulu inspirer des doutes sur sa réalité. Heureusement pour la gloire des Albanais elle s'est déroulée, il y a quatre siècles à peine, aux portes de l'Europe civilisée, et en pleine communauté d'idées, parfois même d'actes, avec elle, de sorte que nous pouvons trouver chez les historiens de l'époque de nombreux moyens de contrôle, et nous pouvons la reconstituer dans toute sa splendeur.

Eh bien, aujourd'hui que, mue par des principes d'équité et d'humanité plus ou moins éclairés, l'Europe entreprend de restaurer les peuples plus ou moins intéressants de la péninsule des

Balkans, refusera-t-elle une existence nationale au peuple albanais, qui de son sang a écrit une des pages les plus glorieuses de l'histoire moderne?

Comme nous l'avons déjà dit, les Albanais luttèrent encore quelque temps après la mort de Scanderbeg pour leur indépendance, mais pas avec le même succès. En 1478, Croÿa, une des dernières forteresses à l'intérieur qui avaient résisté aux Turcs, fut prise, et tout le monde qui s'y trouvait, garnison comme habitants, fut massacré contre la foi jurée.

Les villes de la côte échappèrent pour quelque temps à ce sort, car elles furent abandonnées aux Vénitiens, à ce qu'il paraît, en vertu d'un traité secret entre Scanderbeg et la république.

La basse Albanie fut aussi conquise par les Turcs vers la même époque. Déjà, en 1430, ceux-ci avaient pris Janina, et en 1448 ils étaient maîtres des vallées d'Aspropotamos et d'Arta, où la population était pour la plupart composée de Grecs (1) ou d'Epirotes déjà, hellénisés et de Koutzo-Vlaques (2), comme on les appelle aujourd'hui. La partie purement albanaise, de la rivière Arta jusqu'à la côte, résista plus longtemps et ne fut soumise qu'après la mort de Scanderbeg.

Ce ne fut donc qu'à la fin du xv^e siècle que l'on put considérer toute l'Albanie comme conquise par les Turcs.

Pendant tout le xvi^e siècle, la Porte se contenta d'une autorité presque nominale en Albanie, où elle n'occupait que quelques-unes des villes les plus importantes. Les différents clans étaient presque indépendants et dans la plaine aussi bien que dans la montagne administraient leurs affaires comme ils l'entendaient. La religion des habitants fut également respectée, et en 1610 Macédonio dit qu'à peine 1 0/0 des Albanais était musulman. Le tribut même à payer était insignifiant, et restait souvent en souffrance sans que les chefs militaires turcs des forteresses le réclamaient. La seule chose que la Porte demandait aux Albanais, c'était

(1) Il est fort difficile de constater la date de l'immigration de ces colonies grecques; elles datent probablement de l'époque de la grande dévastation de l'Épire par les Romains, lors de la guerre contre Persée. Comme le lecteur se le rappellera sans doute, cent cinquante mille Epirotes furent alors enlevés comme esclaves.

(2) On a beaucoup discuté sur l'origine des Koutzo-Vlaques, dont la langue ressemble assez au roumain. On en avait tiré la conséquence qu'ils devaient être des colonies roumaines, ou, si l'on aime mieux, daco-romaines. Nous serions plutôt disposés à croire que ce sont des restes de Macédoniens ou Thraces latinisés; car nous ne pouvons pas nous expliquer l'arrivée de colonies daco-romaines dans les montagnes du Pinde.

de lui fournir des troupes auxiliaires. Pour l'Albanais la guerre a toujours eu un grand attrait; il se soumettait donc sans répugnance à cette exigence, pourvu que la Porte payât bien ses contingents. Et déjà sous Bajazeth beaucoup d'Albanais entrèrent même dans le corps de janissaires. Mais, quelque disposé qu'il fût à combattre *pour* la Porte à l'extérieur, il n'en était pas moins prêt à combattre *contre* elle chaque fois que celle-ci faisait mine de lui enlever quelqu'une de ses libertés intérieures.

Lorsqu'enfin la Porte, pour créer un nouveau lien avec ce peuple dont il avait reconnu les grandes qualités militaires, entreprit de le convertir à l'islam, elle le fit sans employer au commencement la moindre violence, ce qui aurait pu facilement exciter les populations, et amener des résistances dont celle sous Scanderbeg lui avait donné la mesure. Au commencement du xvii^e siècle, elle fit donc publier une loi qui assurait la possession de leurs biens aux familles qui élèveraient un enfant dans la religion musulmane.

C'était prendre l'Albanais par son côté faible, l'intérêt. Aussi voyons-nous depuis cette époque d'abord des familles, puis des clans entiers apostasier. Avec le temps, lorsque une grande partie de la population indigène eût embrassé l'islam et se trouva ainsi plus étroitement liée au conquérant, alors seulement commencèrent la violence et les persécutions contre les chrétiens; mais ces persécutions émanaient principalement des musulmans albanais, poussés bien plus par l'esprit de clan ou par le désir de s'approprier les biens des chrétiens que par zèle religieux. De cette manière presque toute la propriété dans les villes, à l'exception d'un petit nombre, comme Janina par exemple, et dans la plaine, passa dans les mains des musulmans. Dans les montagnes au contraire plusieurs clans chrétiens conservèrent et leur religion et leurs privilèges, les défendant les armes à la main avec succès. Ainsi une grande partie de la haute Albanie resta catholique; les Chimarriotes, les Souliotes orthodoxes.

Ceux-ci, du reste, furent de plus en plus hellénisés, surtout depuis que l'émigration en Autriche des patriarches serbes Tzernovitsch en 1690 et Joanovitsch en 1737, avec plusieurs dizaines de milliers de familles, eut permis au patriarcat grec de Constantinople d'obtenir de la Porte la réunion du siège patriarcal serbe au sien, et par conséquent la centralisation entre ses mains des affaires des différents peuples schismatiques de la

péninsule. C'était une concession d'autant plus importante qu'en Turquie l'autorité suprême religieuse chez les différentes confessions chrétiennes, connaît aussi d'affaires civiles et a une grande influence politique sur les membres de la confession, où enfin l'Eglise tient lieu de patrie.

Les catholiques étaient jusqu'à un certain point sous la protection de la république de Venise, mais cette protection était devenue bien éphémère à l'époque des persécutions, car Venise avait déjà perdu non seulement son influence en Europe d'une façon générale, mais particulièrement ses possessions sur les côtes de la haute Albanie.

Au reste il y a peu de chose à dire de l'Albanie pendant la domination turque. Dans la haute Albanie les clans restèrent dans leur indépendance primitive jusqu'au commencement du XVIII^e siècle, lorsqu'un bey de la petite ville de Bouchat, Mehmed (1), s'établit par la force comme pacha à Scutari et s'y fit reconnaître à titre héréditaire par la Porte. Il réunit une grande partie de la haute Albanie tant musulmane que chrétienne sous son pouvoir.

Un de ses successeurs, Mahmoud, entra en 1787 en pourparlers avec l'Autriche pour faire reconnaître l'indépendance de la haute Albanie, promettant à cet effet d'abjurer l'islam. Mais ces projets n'aboutirent pas, et en 1796 Mahmoud fut tué par les Monténégrins, du territoire desquels il avait voulu s'emparer.

Le dernier pacha héréditaire de cette famille fut Moustapha, qui fut fait prisonnier par les Turcs en 1835, exilé à Constantinople et plus tard nommé par la Porte gouverneur général dans différentes provinces de l'Asie Mineure. Avec lui la semi-indépendance de la haute Albanie tomba.

Dans la basse Albanie l'indépendance des clans sous la suzeraineté de la Porte continua sans interruption jusque vers la fin du XVIII^e siècle. Chez les musulmans c'étaient des pachas ou beys héréditaires qui gouvernaient les districts. Seul le gouverneur général de Janina était toujours nommé par la Porte. Chez les chrétiens c'étaient des polémarques ou capitánios; mais ceux-ci, quoique le plus souvent choisis dans les anciennes familles, n'étaient pas héréditaires, mais élus par le clan.

En 1788, Ali-Pacha usurpa le poste de gouverneur général de

(1) Il prétendait descendre de la maison princière de Doukadgine.

Janina, falsifiant un firman du sultan, et s'y fit reconnaître plus tard par la Porte, grâce à l'audace de son usurpation et aux cadeaux envoyés à Constantinople. Ali appartenait à une ancienne famille albanaise-tosque; son grand-père avait été bey de la petite ville de Tepelen, où il eut pour successeur son fils; celui-ci obtint même le pachalik de Delvino, mais en fut bientôt chassé par la faction opposée. Ayant perdu son père très jeune, Ali fut élevé par sa mère, femme énergique et entreprenante; il avait plus de quarante ans, lorsque après une carrière des plus aventureuses, moitié de brigand, moitié de seigneur féodal, il réussit à s'emparer de Janina. Avec les ressources que ce nouveau poste mettait à sa disposition, en semant habilement la discorde parmi les chefs de la basse Albanie, et surtout par la terreur qu'inspira sa cruauté sans merci, il parvint à se rendre maître de tout ce pays, et étendit même à différentes époques son pouvoir au delà des frontières de la basse Albanie.

Nous n'avons pas l'intention de faire l'histoire d'Ali-Pacha, car, quoique Albanais de naissance et ayant régné sur une partie de l'Albanie, son règne n'a rien de national. Son histoire est celle d'une usurpateur quelconque, pour lequel tous les moyens sont bons, lorsqu'ils mènent au pouvoir ou qu'ils servent à s'y maintenir, et nous trouvons que c'est bien à tort qu'on l'a comparé à Pyrrhus ou à Scanderbeg. C'est au contraire avec celui-ci qu'il présente le contraste le plus frappant. L'un accourut pour délivrer sa patrie, l'autre ne fit que l'asservir; l'un était acclamé *primus inter pares* à cause des services rendus et du prestige acquis dans une noble lutte contre les Turcs, l'autre se soutenait comme tyran avec l'or extorqué dans le pays même et par le sang albanais versé à flot, achetant à la Porte l'impunité de ses crimes et le droit d'opprimer son pays; l'un en mourant laissa la patrie en deuil, l'autre n'avait que des mercenaires pour le défendre dans la lutte suprême.

Les Albanais, qui ne sont guère d'un naturel tendre, se refusèrent cependant quelquefois à exécuter ses ordres de massacre, comme à Ghardiki, et l'abandonnèrent les uns après les autres lorsqu'il leva l'étendard de la révolte contre la Porte, à tel point qu'il se vit obligé d'acheter les services des Armatoles grecs.

En raison de ce caractère du règne d'Ali, nous trouvons également que l'on a tort de voir une manifestation de la haine entre les guègues et les tosques dans l'alliance de Moustapha-Pacha

de Scutari avec la Porte pour combattre le pacha de Janina, d'autant plus que, si celui-ci avait encore à ce moment-là une couleur politique quelconque, ce n'était pas celle de prince tosque combattant pour l'indépendance de sa race, mais celle d'allié des chrétiens, puisque non seulement il avait armé les *Armatoles contre la Porte, mais qu'il était entré en pourparlers avec la Serbie et qu'il avait entraîné le Monténégro* à lui faire la guerre. Non, Ali était un de ces hommes qui ont des sicaires et des victimes, jamais des compatriotes.

Il fut poignardé en 1822 par ordre de Kourchid-Pacha dans une entrevue avec celui-ci pendant le siège de Janina. Après sa mort la Porte profita de la centralisation qu'il avait introduite dans la basse Albanie pour se rendre complètement maîtresse du pays, à l'exception de la Chimarra, seule partie du pays qui avait su résister à Ali et qui a conservé jusqu'aujourd'hui ses anciens privilèges albanais, à l'égal des montagnards de la haute Albanie.

Sur la côte les Vénitiens avaient conservé la possession de quelques villes, dont les principales étaient Prévésa, Parga et Butrinto. Pendant les guerres de la Révolution française et de Napoléon I^{er}, ces villes changèrent plusieurs fois de maîtres, pour enfin tomber toutes entre les mains d'Ali. Parga avait le plus longtemps réussi à conserver son indépendance, mais en 1819 elle dut aussi être rendue. Les habitants préférèrent émigrer, au lieu de se soumettre au pacha de Janina. Ils déterrèrent les ossements de leurs ancêtres et les brûlèrent à la citadelle ; comme Ali manifestait l'intention de s'emparer de la ville avant que le délai d'émigration fût expiré et par conséquent avant que les habitants eussent quitté la ville, ceux-ci étaient déjà prêts à se faire sauter avec femmes et enfants, lorsque heureusement le général anglais Adam arriva de Corfou, fit suspendre la marche d'Ali et les put embarquer pour cette île. Le voyageur y trouva encore dans l'église grecque de la forteresse différents ornements d'église emportés de Parga par les habitants et déposés à Corfou, jusqu'à ce qu'un jour leurs descendants puissent retourner à la ville natale avec ces objets doublement sacrés pour eux.

Nous nous sommes arrêtés à ces détails comme témoignages du sentiment inspiré par Ali aux Epirotes.

En soulevant les Armatoles grecs, Ali Pacha avait sans le vouloir contribué à la future indépendance de la Grèce. Pendant

la guerre qui la précéda, une grande partie des Albanais orthodoxes, sur la terre ferme comme aux îles, fit cause commune avec les Grecs, et plusieurs des héros les plus illustres de cette lutte sont d'origine albanaise, comme Botzaris, Canaris, Karaïskakis et d'autres. Les Grecs se sont servis de cette fraternité d'armes pour essayer de prouver plus tard que le midi de la basse Albanie était grec, ou au moins si hellénisé, qu'il n'aspirait qu'à s'annexer au royaume de la Grèce. Sans préjuger cette question, que nous nous proposons de traiter plus longuement dans la seconde partie de ce travail, nous nous bornons pour le moment de constater que Ali Pacha avait créé par sa tyrannie des griefs innombrables, dont la responsabilité retombait sur le gouvernement qui le reconnaissait comme son représentant, d'autant plus qu'après la chute d'Ali, la Porte, loin d'essayer de réparer les injustices que celui-ci avait commises, ne fit qu'en profiter pour consolider sa propre autorité. Dans ces circonstances des griefs communs et le désir commun de la vengeance suffirent, il nous semble, pour expliquer l'alliance des Albanais orthodoxes avec les Grecs.

Les souffrances de la basse Albanie, déjà si grandes sous Ali, ne firent que croître pendant la guerre de l'indépendance hellénique. Seulement après la reconnaissance de celle-ci la paix s'y rétablit peu à peu.

Mais, tant ici que dans la haute Albanie, de fréquentes révoltes de clans isolés la troublèrent. Aussitôt après la chute de Moustapha, de Scutari, des villages entiers s'étant soulevés furent transportés en Asie-Mineure. De temps en temps la Porte essayait d'établir une autorité de fait dans les montagnes, mais invariablement les fonctionnaires qu'elle y envoyait étaient chassés et souvent même tués.

La plus grave de toutes ces insurrections a été celle qui suivit l'assimilation de l'Albanie aux autres territoires de l'empire pour la conscription militaire, en 1864. Jusqu'alors les Albanais ne donnaient pas de recrues pour l'armée régulière, mais en cas de guerre des troupes auxiliaires, commandées par leurs propres chefs. Tout guerrier de cœur et d'âme que soit l'Albanais, son caractère indépendant lui inspire une invincible répugnance contre la routine de la caserne et du champ de l'exercice. Les Albanais se refusèrent donc nettement de se soumettre à la nouvelle loi. La Porte fut obligée d'envoyer des troupes contre

eux, et, après une lutte de plus d'un an avec des chances diverses, les Albanais de la plaine furent contraints de se soumettre, mais ceux de la montagne furent laissés dans le *statu quo*.

La Porte ne se lassa cependant pas dans ses efforts de subjuguier ceux-ci. Voyant le parti que tiraient les Albanais pour se défendre de leurs forêts vierges, les pachas de Scutari entreprirent à différentes occasions d'y ouvrir des routes militaires et de couper les arbres à une certaine distance de la route ; mais d'un côté le manque de suite dans les entreprises ottomanes, en général, et, de l'autre, la résistance des Albanais ont fait que cette mesure n'a pas eu d'autre résultat que d'avoir détruit sans profit une centaine de milliers d'arbres.

D'autre part les Turcs ont voulu établir des postes fortifiés dans les montagnes, comme ils l'avaient fait en Bosnie et en Herzégovine ; mais l'exécution en a été également empêchée par les montagnards. Ainsi l'on voulut faire construire un grand blockhaus en pierre et à tourelles dans le Dibré supérieur, en 1875, mais un jour les Dibriotes tombèrent sur le bataillon turc qui protégeait les travaux, le mirent en fuite après lui avoir tué une centaine d'hommes, et rasèrent jusqu'au sol la construction à peine commencée. Pourtant les Dibriotes sont musulmans et comptés parmi les populations fidèles à la Porte.

Au moment où les derniers événements d'Orient éclatèrent, les Albanais de la plaine et des villes étaient donc soumis directement à l'autorité de la Porte ; mais ceux de la montagne, tant les Malisores de la haute Albanie que les Chimarriotes de la basse, avaient conservé leur indépendance intérieure traditionnelle.

III

Il est difficile de tracer les limites du territoire occupé par les Albanais, surtout au nord-est et au sud, car dans l'ancienne Rascie et en Epire ceux-ci sont mêlés de races étrangères qui ont établi des colonies plus ou moins considérables dans le pays. Cependant nous essaierons de tracer une frontière ethnographique approximative de la race albanaise, en nous servant des meilleures sources, comme Hahn, Ami-Boué et Hecquard, contrôlées par des voyageurs récents et consciencieux et par nos propres observations.

Au nord cette frontière part de la mer Adriatique, un peu au-dessus de Dulcigno (turc. Ulkin), qui est entièrement albanais, passe entre les villages de Mirkovitch (slave) et Grutha (alb.), pour rejoindre le lac de Scutari entre Grinitza (slave) et Chestani (alb.). Elle part ensuite sur la rive opposée du lac entre Plavnitza (slave) et le golfe de Kastrati, dont les deux rives sont peuplées d'Albanais, passe entre Vrana (slave) et Tonsi, Podgoritza et Grouda, suit la crête septentrionale qui borde le fleuve Sem jusqu'au sommet de la montagne de Kom (1); elle descend de là avec le fleuve d'Ibar jusqu'à Mitrovitza, et monte au-dessous de cette ville dans les montagnes qui bordent l'Ibar de l'Orient pour rejoindre l'ancienne frontière serbe sur le versant méridional du Kopaonik. Elle suit cette frontière jusqu'à Iankova Klissoura, contourne Prokoplié et se dirige sur la Morava bulgare, qu'elle rejoint au-dessous de Novi Han, suit ce fleuve jusqu'au-dessus de Vrania, laisse Kalkandel au sud pour rejoindre le lac d'Ochrida à Strouga, longe la rive occidentale du lac, suit les chaînes de Grammos et du Pinde jusqu'à la Vojuzza supérieure. De là elle descend à l'ouest de Janina, suivant les montagnes qui bordent la rivière d'Arta, à l'ouest, jusqu'à une petite distance du golfe du même nom, tourne ensuite vers la mer qu'elle rejoint un peu au nord des ruines de Nicopolis.

De toute cette contrée, territoire compris entre la frontière septentrionale, telle que nous l'avons tracée jusqu'à Plava, et la frontière orientale par Ipek, Diakova et Prizrend, en suivant la chaîne du Schar jusqu'à Strouga, entre le lac d'Ochrida, le Grammos et le Pinde jusqu'au lac de Janina, entre la frontière méridionale depuis ce lac jusqu'à la mer qu'elle rejoint au-dessus de Hadji Saranda (les 40 Saints), en face de Corfou, ce territoire est presque purement albanais. A l'est la population albanaise est mêlée de Serbes. Cependant l'îlot formé par les districts de Vrania, Guilan, Novo-Brdo, Kratovo, Kourchoumlié, Prokoplié et Metoka est, d'après Ami-Boué, peuplé d'une population albanaise compacte, qui occupa ces pays après les émigrations serbes de 1690 et 1737, tandis que les vallées de l'Ibar et de ses affluents sont peuplées, soit d'une race mêlée, soit de Serbes purs. Quant aux Albanais des districts d'Ipek, Diakova et Prizrend qui correspon-

(1) Jusqu'ici nous avons suivi M. Hahn, qui laisse ainsi les districts de Plava et de Goussinié, la source du litige actuel entre la Porte et le Montenegro, dans le territoire albanais. Il y a là une légère erreur : la population de ces deux districts est dans sa majorité slave, quoique musulmane.

dent assez exactement à l'ancienne Dardanie, nous les croyons parfaitement autochtones, quoique les Serbes veulent aussi y voir des immigrés de la même époque.

Par le traité de Berlin une grande partie du territoire occupé par la population albanaise compacte entre les districts de Kourchomlié, Prokoplié, Vrania etc., fut cédée à la Serbie. Au lieu d'essayer de se rendre favorable cette population, le gouvernement serbe l'expulsa, espérant la remplacer par des émigrés serbes des provinces turques. Mais cette émigration n'a pas eu lieu et aujourd'hui le résultat de l'expulsion a été de faire envahir déjà plusieurs fois le nouveau territoire par les expulsés, revenus en armes avec des coreligionnaires pour se venger des injustices qu'ils ont subies. Il est regrettable que le gouvernement serbe ait, de son plein gré, augmenté les difficultés que devait toujours lui causer la conservation d'un pays albanais. Ces difficultés, s'il ne trouve pas bientôt un *modus vivendi* avec la population expulsée, lui créeront les plus grands embarras, dès que l'Albanie constituée en pays autonome, délivrée des soucis de la lutte actuelle contre le Monténégro et de la résistance contre les Grecs, aura le temps de diriger son attention de ce côté.

De toutes les frontières de l'Albanie, après la monténégrine, celle qui la sépare des Bulgares est la plus nettement tracée; il n'y a pas de race mêlée non plus. Dans la basse Epire au contraire, non seulement les races se sont mêlées, mais l'élément albanais avait été si hellénisé comme religion, et en partie comme langue et aspirations politiques, qu'il y a encore quelques années même des personnes compétentes et désintéressées en considéraient la grande majorité comme d'origine grecque. La dernière crise d'Orient, qui a réveillé là, comme dans toute l'Albanie, les aspirations nationales, nous a démontré qu'en Epire comme en Macédoine ce *grand* élément hellénique était factice. Pourtant il y a eu de tout temps un îlot albanais compact, qui, grâce à la religion musulmane, a résisté à tous les efforts de l'hellénisation; ce sont les montagnes de Paramythia et de Margariti (ancien pays des Thesprotes et des Molosses, qui de Kalamas s'étendent jusqu'à l'isthme de Nicopolis).

Des données statistiques sérieuses manquant complètement en Turquie, il est extrêmement difficile de calculer même approximativement la population albanaise; aussi voyons-nous Hahn l'évaluer seulement à 1,600,000 âmes, tandis que Miklositch la

fait monter à 1,900,000 et d'autres encore plus haut. Il nous semble que l'évaluation de Miklositch doit se rapprocher assez de la vérité.

De ce nombre environ 150,000 sont catholiques romains (120,000 dans le vilayet de Scutari (1) et plus de 20,000 dans celui de Kossovo (2); de ceux-ci, une grande partie sont des crypto-catholiques); de 5 à 600,000 appartiennent à l'Église orthodoxe, dont les deux tiers dans la basse Albanie et un tiers au vilayet de Kossova. Le reste, soit 12 à 1,300,000, est musulman.

Au point de vue ethnographique, les Albanais se divisent en deux grandes familles, les Guègues et les Tosques, dont les dialectes extrêmes présentent presque autant de différence que le napolitain et le milanais par exemple. Le fleuve de Scoumbi peut être considéré comme la frontière entre les Guègues et les Tosques.

Ceux-ci se divisent en trois grandes subdivisions : les Tchamides de Nicopolis jusqu'à Delvino, les Liapides entre Delvino, la mer et la Vojuzza, les Tosques proprement dits sur la Vojuzza supérieure depuis Argyrocastron. Entre les Tosques proprement dits et les Liapides d'un côté et les Guègues de l'autre, se trouvent d'autres clans tosques, dont la langue a déjà subi l'influence du dialecte guègue et qui ne se considèrent comme appartenant à aucune des trois subdivisions déjà nommées.

Chaque subdivision se compose d'un certain nombre de clans qui dans la basse Albanie ont perdu beaucoup de leur autonomie, surtout après la centralisation d'Ali-Pacha de Janina; ils portent généralement le nom de leur ville ou village principal.

Les Guègues n'ont point de grande subdivision, mais se divisent en un nombre considérable de clans. Les clans de la montagne, autrement appelés Malisoires, ont conservé une grande indépendance, de fait, à laquelle nous reviendrons plus tard, tandis que ceux de la plaine et de la côte ont été assimilés aux autres sujets de la Porte.

Les principaux clans malisoires sont : les Klementi (3) aux sources du Sem, ils se composent de trois bayraks (drapeaux) : Selza, Voukli et Nikei; les Poulatis et Grouda au sud-est de Podgoritza, les Trié-bitchi (†) sur le Sem, les Hoti (†), composés des trois bayraks :

(1) La Haute Albanie.

(2) L'ancienne Rascie.

(3) Les clans marqués d'une croix sont chrétiens.

Hot, Rapschia et Trabojna, sur le golfe des Hoti du lac de Scutari et la frontière monténégrine, les Castratti (†) sur le lac, les tribus de Posripa (†) sur le versant de la montagne Zuccali, qui sont les Slakous, les Temalis, les Dushmanis et les Toplanas, les Schialla (†) et les Schochi (†) dans les montagnes à l'est de Scutari, les Retchi et Loho sur la montagne Biscassi confinant le territoire des Castratti, les Riolis (†) confinant également aux Castrattis, les Grisias et Gruenuva sur le versant occidental du mont Privas, les Koplikous (moitié chrétiens, moitié musulmans) habitant la montagne de Maranay, les Bousa-Houit (†) sur le lac de Scutari, les Skrélis confinant aux Klementis (deux tiers catholiques, un tiers musulmans), les Pouka et les Halias (moitié chrétiens, moitié musulmans) sur la rive gauche du Drine, les Mirdites (†) dans les montagnes autour d'Orosch, ils sont divisés en cinq bayraks, Orosch, Tani, Spatschi, Kousnine et Dibri; les Schelas, les Selites, les Skatch et les Louras, tous chrétiens habitant entre la Mirditie et la mer (une partie des Louras sont musulmans) (1); les Bratonesi, les Bouzavoui, les Bardi, dans la vallée du Drinassi, les Leporosei au nord, dans la même vallée les Grouemirs, les Boukemirs, les Mattias, les Dibrés etc. Dans le vilayet de Kossovo les noms des clans sont moins connus. Ami-Boué cite les Koutchs à Souhariéka, les Gaschs à Mitrovitza, les Banialoutzi à Bagniska. Une branche des Mirdites s'est établie sous le nom de Fandèses entre Ipek et Diakova.

Comme nous l'avons dit plus haut, la position des Malisores diffère essentiellement de celle des habitants de la plaine, assimilés aux autres sujets ottomans. Ainsi les musulmans sont soumis au recrutement et aux impôts, les chrétiens à ceux-ci en général et en outre au haradj (taxe militaire) comme tous les autres rayahs. Les Malisores au contraire n'ont jamais accepté le recrutement, et tous les efforts de la Porte n'ont pu l'introduire dans leurs montagnes; mais ils se sont engagés à fournir au sultan des troupes auxiliaires en cas de guerre, alors chaque soldat doit se présenter armé et équipé à ses frais et il ne doit recevoir du gouvernement que les munitions et les vivres, et tant qu'il reste dans le pays il n'a droit qu'à une oka de pain par jour (1,280 kil.) En fait d'impôt les Malisores musulmans n'en paient aucun, les chrétiens en paient un de 2 piastres 1/2 (environ 50 cent.) par famille et

(1) Les clans que nous avons nommés jusqu'à présent sont ceux décrits par Hecquard (Haute Albanie); nous les compléterons par ceux nommés par Ami-Boué (Turquie d'Europe, vol. II).

par an. Comme le plus souvent les familles restent très longtemps indivises et par conséquent sont très grandes cet impôt n'est que nominal.

Le cadre de ce travail est trop étroit pour que nous puissions donner un tableau, même abrégé, des mœurs et coutumes du peuple albanais; nous nous bornerons donc à indiquer les traits les plus caractéristiques de son organisation sociale.

Parmi ceux-ci, il faut mettre au premier plan, à notre avis, l'étroite solidarité qui unit les membres d'un même clan, car c'est cette solidarité qui, en donnant à l'individu à un très haut degré les avantages et les satisfactions d'une vie sociale très resserrée, émousse en lui le désir de former une société plus complète et plus grande, c'est-à-dire une nation à la façon des peuples de l'Occident. Ce sentiment est d'autant moins pressant chez l'Albanais que ses besoins matériels sont modestes. Appuyé sur le clan et sur les rochers de ses montagnes, le Malisore est aujourd'hui ce qu'il était probablement il y a trois mille ans, malgré les civilisations qui l'ont effleuré, malgré les religions qu'il a tour à tour embrassées. C'est grâce à la décentralisation presque infinie des clans que l'envahisseur ne trouva toujours devant lui qu'un objectif insaisissable.

Un autre trait remarquable du caractère du peuple albanais est son amour extrême pour la liberté et l'indépendance, non-seulement l'indépendance de ses montagnes et de son clan, mais l'indépendance personnelle. C'est ce sentiment profond et vivace qui rend le pouvoir du chef de clan et celui du conseil des vieillards très limités dans leurs attributions, et ne leur confère généralement que la décision des questions qui sont vraiment d'un intérêt général, comme la paix ou la guerre, la fixation de l'époque où le bétail doit être envoyé aux pâturages communs, la conduite à tenir à l'égard du gouvernement ottoman ou des clans voisins, etc., etc. — Quant aux questions individuelles l'Albanais aime à les trancher lui-même. Un meurtrier a-t-il tué un de ses proches, au lieu de confier au conseil des vieillards le soin de découvrir et de punir le coupable, il choisit dans la famille de celui-ci un membre dont la mort vengera le sang qui fut versé. Un mari apprend-il que sa femme lui est infidèle, il la tue et tue le séducteur. Une jeune fille a-t-elle été séduite, elle, son enfant et le séducteur sont tués par un frère ou par un autre parent.

Il est très rare que dans ces divers cas l'Albanais ait recours

à un conseil, c'est-à-dire au conseil des vieillards. Dans le cas de la vendetta, ou *ghiak* (sang), on n'a recours au conseil des vieillards que lorsque déjà plusieurs victimes sont tombées de côté et d'autre, et que, l'honneur étant par conséquent satisfait, on désire terminer la guerre entre les familles intéressées. Comme les deux partis se sont déjà préalablement entendus sur le fond de la question, le conseil n'a qu'à fixer la somme de l'amende que doit payer le parti qui a commencé la lutte. Si, ce qui est très rare, un mari défère sa femme adultère à la justice, elle est lapidée par le peuple; quant à son complice, il doit être tué par le mari offensé, sous peine de déshonneur pour celui-ci. Seul le vol est assez souvent porté devant le conseil. Si le volé est du même clan ou d'un clan ami voisin, le voleur est généralement condamné à une amende de quatre fois la valeur de l'objet ou de l'animal volé; mais le vol chez l'ennemi est considéré comme méritoire. Si le propriétaire de l'objet volé appartient à un clan éloigné et qui par conséquent ne peut créer des embarras à celui du voleur, le délit reste souvent sans punition. Au fond ce n'est que le vol fait à un membre du clan ou à son hôte qui soit sérieusement poursuivi.

Mais de tous les crimes le plus horrible, aux yeux d'un Albanais, est le crime contre l'hospitalité. Celui qui aurait tué son hôte, non seulement est considéré comme criminel au dernier degré, mais il jette encore le déshonneur sur sa famille et sur son clan. Aussi sa maison est-elle rasée, et personne ne peut plus s'allier à sa famille. Quant au criminel lui-même, il est au ban de toute la montagne; seul de tous les meurtriers fuyant la vendetta (1), il ne trouvera nulle part asile, mais partout une main levée pour l'abattre comme une bête féroce.

Comme nous venons de le voir, l'hospitalité est la première loi de l'Albanais, celle de la vendetta n'en est que la seconde. On en peut juger par l'exemple suivant: si un meurtrier ou un séducteur traqué par une autre vendetta, venait à chercher refuge chez le fils même dont il aurait tué le père, ou chez le mari qu'il aurait outragé, non seulement ce fils ou ce mari lui offrirait asile et nourriture, et chercherait à faciliter sa fuite, mais, quoique lui-même ennemi mortel du réfugié, il se fera

(1) En général, le meurtrier fugitif trouve partout asile, nourriture et vêtements. Plus la famille à laquelle appartient la victime est puissante, plus on a de soins et de prévenances pour le meurtrier. Encore un trait de l'indépendante fierté de l'Albanais.

tuer au besoin, pour le défendre contre ceux qui viendraient jusque dans sa maison ; ainsi l'exige la loi de l'honneur. Cette loi n'a jamais été écrite, elle ne se trouve dans aucun code imprimé, mais elle est gravée dans le cœur de tout Albanais.

Lorsqu'on veut se rendre compte du niveau moral d'une société, il est indispensable de rechercher la position qu'y occupe la femme. Celle de la femme albanaise paraît à première vue assez inférieure. Jeune fille, elle est presque vendue par ses parents ou par ses frères. Dans les familles aisées c'est à un prix pour lequel on ne trouve qu'un cheval fort médiocre : 5 à 800 piastres ; dans les familles pauvres, c'est presque pour rien. Pendant la première année qui suit le mariage, elle est assez choyée, mais après, non seulement tout le fardeau du ménage, mais même une grande partie du labeur des champs pèse sur elle, tandis que l'homme se promène le fusil sur l'épaule et la pipe à la bouche. Elle n'a aucun droit à l'héritage de son père ; si elle n'est pas mariée, ce qui est très rare, elle reste dans sa famille, qui pourvoit à ses besoins. La loi et les coutumes n'ont aucune indulgence pour les fautes de la femme ; quelles que soient les circonstances qui lui ont fait oublier son devoir, sa faute ne peut être expiée que par la mort.

Toutefois, malgré ces apparences d'un esclavage brutal, la femme est plus respectée en Albanie que dans bien des pays civilisés. Elle peut aller partout seule, sans qu'un homme se permette de l'offenser ou de prendre la moindre liberté à son égard ; dans la montagne albanaise, la meilleure protection que puisse trouver le voyageur étranger, c'est celle d'une femme quand elle s'est chargée de lui servir de guide. Dans l'intérieur de sa maison, elle est maîtresse absolue et porte aussi fièrement les clefs à sa ceinture que l'homme y porte ses armes, et le mari lui demande souvent conseil, même dans des affaires graves. L'homme qui tuerait une femme serait déshonoré et chassé de son clan. Souvent elle assiste au combat, non en spectatrice, mais portant des munitions jusqu'au fort de la mêlée, ou chargeant sur ses épaules le cadavre d'un de ses proches et demandant vengeance aux survivants.

En réalité, la position de la femme albanaise est donc loin de ressembler à celle de la femme turque, simple instrument de plaisir ou servante dans la maison de son mari ; tout en restant soumise à l'autorité de son mari dans sa maison, la femme alba-

naise jouit d'une grande liberté en dehors. Si ses fautes sont punies très sévèrement, c'est qu'elles sont rares. Du reste, l'Albanais ne connaît que deux punitions, la mort et l'amende. Enfermer le coupable en prison, le priver de l'air libre, lui semblerait plus cruel que de le tuer. Pour un peuple qui joue constamment avec la mort, tant sur le champ de bataille que dans la vie privée, chez lequel, par exemple, une fois quatre cartouches d'abord promises et ensuite refusées, coûtèrent dans une journée la vie à douze hommes, la mort perd beaucoup de l'effroi qu'elle inspire à nos paisibles bourgeois.

Si les jeunes filles albanaises sont vendues pour quelques livres turques, n'y a-t-il pas en Occident des pays où les parents sont obligés de payer encore celui qui épouse les leurs? En somme, être un objet de prix est moins humiliant pour la fierté de la femme que d'être, aux yeux de son futur époux, un accessoire inévitable de sa dot.

Si la femme n'hérite pas, elle n'est pas non plus exposée à mourir ou à se prostituer par misère; en Albanie elle a toujours un protecteur naturel qui prend soin d'elle.

Celui qui veut se faire une juste idée de la condition de la femme chez les Albanais n'a qu'à lire les poésies qui ont été traduites en langues occidentales; le sentiment qu'elle inspire est tendre et pur, et bien différent de la volupté passionnée et matérielle que l'on rencontre communément dans les littératures orientales. La femme albanaise est subordonnée à l'homme; et celui-ci, encore peu civilisé, lui fait parfois sentir cette subordination d'une manière brutale qui choque nos mœurs policées, mais elle est néanmoins la compagne de l'homme et non son esclave ni sa chose.

Nous avons mentionné plus haut la plus grande partie des clans albanais. Le plus nombreux de tous est celui des Mirdites, qui compte environ 20,000 âmes; les plus petits n'en comptent guère que 1000 ou 1,500; mais grands ou petits ils sont tous égaux entre eux et indépendants les uns des autres.

Chaque clan a son chef hiérarchique par droit d'aînesse; en réalité, ce chef n'a qu'un pouvoir purement exécutif en temps de paix; à la guerre, il commande les troupes, s'il est d'âge à le faire. Dans le gouvernement, il est assisté par le conseil des vieillards. Ce nom a souvent induit des écrivains étrangers en erreur sur le principe fondamental de la constitution des clans, en fai-

sant croire que celle-ci était essentiellement démocratique, tandis qu'elle est justement le contraire, c'est-à-dire très aristocratique. Le nom *vieillard* ne se rapporte point nécessairement à l'âge, mais signifie simplement conseiller ou membre du conseil, c'est une dignité qui appartient de droit aux chefs majeurs des grandes familles. Comme elle se transmet de même que la dignité de chef de clan, par droit d'aînesse, il arrive souvent que ce *vieillard* est un tout jeune homme.

Comme nous l'avons indiqué plus haut, c'est ce conseil qui décide les questions ordinaires d'administration et de justice. Dans les cas graves : guerre étrangère, résistance à la Porte, etc., il convoque généralement l'assemblée populaire composée de tous les membres du clan en âge de porter les armes, mais de fait celle-ci est presque toujours dirigée par le conseil.

Souvent un grand nombre de clans traitent des questions en commun, et alors chacun envoie des délégués à une assemblée générale; mais tel est chez l'Albanais le respect de l'indépendance du clan que la minorité conserve toute liberté d'adhérer ou non aux décisions de la majorité; ainsi, au début de la dernière guerre, les Mirdites s'étaient soulevés contre la Porte, tandis que des clans musulmans faisaient cause commune avec tous contre les Serbes, et que les Hottis observaient une neutralité armée contre le Monténégro, d'autres enfin restaient entièrement indifférents; toutefois ces divers clans ne se firent point la guerre entre eux.

Cette esquisse rapide de l'organisation sociale des Malisores de la haute Albanie indique les bases de celle du reste des Albanais; mais celle-ci a été plus ou moins modifiée par des influences étrangères. Ainsi la soumission directe à la Porte a fait disparaître le *self-government* des clans dans la plaine; dans les villes, le contact avec les musulmans fanatiques qu'on a envoyés les gouverner, a rendu l'Albanais musulman plus fanatique et surtout plus oppresseur à l'égard de ses compatriotes chrétiens. Ceux-ci, à leur tour, ont perdu de leur fierté et de leur amour pour la liberté et sont descendus au niveau général du *rayah ottoman*; ceci est surtout le cas des Albanais chrétiens aisés des grandes villes, qui savent que leur fortune est à la merci du pacha et de ses favoris.

En Épire, l'influence grecque s'est fait sentir à la fin par un plus grand développement de la culture intellectuelle des Albanais

hellénisés et par le relâchement des mœurs austères et hospitalières des montagnes de la haute Albanie (1); cette influence a même relâché les liens du clan et modifié son organisation intérieure; ainsi le chef de clan chrétien n'occupe plus cette dignité par droit d'atnesse, mais par élection populaire.

La culture intellectuelle est en général encore fort peu développée dans le pays. L'Albanais ne possède d'autre littérature à lui que des poésies populaires peu nombreuses, dont une partie a été recueillie dans le courant de notre siècle et dont l'autre reste encore à recueillir; des livres religieux catholiques ont été traduits en albanais par la *Propagande* à Rome; d'autres, d'un contenu scientifique pour les écoles de Scutari. Mais comme l'Albanais n'a pas encore d'alphabet à lui et que l'on a été obligé de se servir de l'alphabet latin, qui ne rend que très imparfaitement la prononciation albanaise, ces essais chétifs de littérature s'en ressentent. Quant au patriarcat de Constantinople, il a systématiquement écarté la langue albanaise du culte comme de l'instruction; en Épire, les prêtres sont grecs, la langue des écoles est le grec; on reconnaît partout le dessein d'helléniser cette province. Le clergé catholique, au contraire, cherche à développer une civilisation nationale, quoique la langue italienne soit obligatoire dans ses écoles et que la plus grande partie des sciences soit enseignée en cette langue. Il y a depuis longtemps une mission de franciscains dans la haute Albanie et depuis une vingtaine d'années un collège de jésuites y a été établi.

Bien que les écoles répandent une certaine instruction dans les villes, en général leur influence sur le pays a été à peu près nulle, et cela parce que les habitants riches ou aisés de Scutari, dont les enfants ont reçu cette première instruction, ont jusqu'à présent négligé de la leur faire compléter par des études plus approfondies à l'étranger. Les pères étant pour la plupart des commerçants, ils se sont contentés de faire des commerçants de leurs fils; nous ne connaissons pas un seul exemple d'un Albanais ayant envoyé son fils en Europe pour étudier la médecine, l'architecture, la métallurgie ou d'autres sciences d'une application pratique. Cependant de jeunes Albanais ayant fait de pareilles études pourraient rendre des services immenses à leur pays.

En effet, soit par méfiance de l'étranger, soit par crainte

(1) Ami-Boué.

d'être exploité par lui, l'Albanais ne tire aucun profit des richesses considérables que son pays renferme. Le sol est d'une fertilité extrême, mais la plus grande partie est en friche ou se trouve transformée en marécages malsains, dont les émanations déciment les populations voisines, faute de canalisation et de curage des cours d'eau. Le fleuve du Drine ayant abandonné son ancien lit pour se jeter dans la Boyana, qui sert de déversoir au lac de Scutari, une partie de la ville de Scutari, y compris le bazar, est restée pendant sept mois sous l'eau l'année passée, alors qu'une dépense qui n'atteindrait pas le chiffre d'un million de francs non seulement sauverait la ville, mais rendrait cultivable et salubre une grande superficie de terrain ; grâce à l'administration turque, rien ne se fait. Des forêts comme il y en a peu en Europe, et qui sont en partie d'une exploitation facile, s'étendent depuis la crête des montagnes du Kom et du Schar jusqu'à l'Adriatique ; ce sont des pins ordinaires, des pins maritimes, des sapins, des chênes de plusieurs espèces, des hêtres, des buis, des charmes, des châtaigniers, des pommiers, des grenadiers, des oliviers, etc. Personne n'exploite ces forêts, mais de temps en temps, l'autorité militaire ottomane fait abattre quelques milliers d'arbres sous prétexte de raisons stratégiques, ou bien des pasteurs y mettent le feu pour procurer des pâturages plus abondants à leurs troupeaux.

Quant aux communications, elles se trouvent dans un état déplorable. L'Albanie occidentale est séparée de l'Albanie orientale par la continuation des Alpes Illyriennes et des provinces grecques de la Turquie, par le Grammos et le Pinde. Ces chaînes, dont les sommets ne dépassent guère 8,000 pieds, sont cependant très sauvages et d'un accès difficile. Il n'y a que trois routes qui les traversent, celle qui va de Scutari à Prizrend par le haut Doukadjine et qui relie les Albanies occidentale et orientale ; celle de Durazzo à Ochrida par Elbassan, reliant la haute Albanie avec la Bulgarie occidentale, et celle de Janina à Trikala par Metzovo, entre l'Epire et la Thessalie. Mais ces routes, comme toutes celles de l'Albanie, ne sont praticables qu'à cheval ou à pied. L'Albanie est aussi riche en rivières qu'en montagnes ; parfois le voyageur les traverse sur un magnifique pont en pierre, comme, par exemple, le pont jeté sur la Scoumbi à Elbassan, qui a douze arches, et le pont sur l'Ergent à Berat, qui en a sept ; en d'autres endroits, il est obligé de les passer au péril de sa vie, à gué ou

dans un mauvais bac (*skéla*), ainsi en est-il du Drine près d'Alessio, de la Boyana entre Dulcigno et Scutari.

La Boyana établit une communication naturelle et facile entre le lac de Scutari et l'Adriatique, mais on a laissé la barre s'ensabler, et le Drine se jeter dans la Boyana au-dessous de la ville, et il y amène tout les détritès de la montagne, sans compter que, pour faciliter la capture du poisson à la sortie du lac, on a planté des pilotis qui amassent les débris que charrie le courant, de sorte qu'aujourd'hui la barre de la mer n'est franchissable que pour des bateaux calant au plus 5 pieds, et que le chenal de la Boyana devant Scutari n'a, en temps ordinaire, qu'environ 3 pieds d'eau.

Les ports de mer se trouvent dans un état d'incurie analogue. En général, toute la côte depuis les bouches de Cattaro jusqu'à la hauteur de Corfou ne possède que des rades. Mais celle de Durazzo pourrait, avec très peu de dépense, être transformée en un port excellent, mais on n'y fait rien, et chaque année des bâtiments y sont jetés à la côte. L'Épire possède plusieurs ports naturels, comme Sayada, Murto, Gouménitza, Prévésa, mais les travaux d'art y manquent; en outre, celui de Prévésa a l'inconvénient que le canal qui relie le golfe d'Arta à la mer n'a que 8 à 9 pieds de profondeur.

La responsabilité de cet état de choses ne doit pas retomber sur les Albanais, mais sur l'administration ottomane. Ainsi les habitants de Scutari ont déjà plusieurs fois mis à la disposition des Valis successifs de la province, l'argent que ceux-ci avaient demandé pour détourner le Drine, qui chaque année menace la ville d'une inondation, et lui faire reprendre son ancien lit, mais c'est l'argent qui a été détourné et non le fleuve.

On comprend que telle étant la situation de l'agriculture, de l'industrie, des communications et des ports, le commerce du pays, malgré des richesses naturelles extraordinaires, soit presque nul. L'exportation consiste en peaux, en fromages, en laine de qualité inférieure, et en huile d'excellente qualité, quoique mal préparée, et ce pays, qui, s'il était convenablement cultivé, pourrait servir de grenier au bassin de la Méditerranée, manquait de blé l'hiver passé et il a été obligé d'en importer de grandes quantités.

Les Albanais sont extrêmement sobres; la nourriture ordinaire du peuple consiste en pain de maïs, fromage, oignons, ail et olives. Ils ne mangent de la viande que rarement et boivent peu

de vin, cependant le vin de Prizrend et d'Ipek est excellent, et celui de Scutari pourrait l'être si l'on avait des caves pour le conserver. Leur habillement est aussi très simple ; seuls les riches déploient un grand luxe en broderies et en armes, mais les broderies aussi bien que les armes sont faites dans le pays. Le mobilier, excepté dans les villes et chez la classe aisée, consiste généralement en une grande escabelle (skome), un grand fauteuil à barreaux (phrone), et quelques escabeaux ; parfois l'on rencontre des divans à la turque ; mais c'est déjà du luxe ; dans la montagne, le lit est inconnu. Les besoins de l'Albanais étant si limités, le commerce d'importation ne peut être que de peu d'importance.

Donc pour le commerce l'Albanie est aussi arriérée que pour l'agriculture et l'industrie, et cependant sa position géographique, la richesse du sol et l'intelligence de la population l'ont certainement prédestinée à un avenir brillant, qui ne tardera pas à se développer dès que les entraves qui la paralysent auront été brisées.

IV

La différence de culte, l'influence de la culture grecque en Epire, et l'esprit de clan dans la haute Albanie ont depuis la mort de Scanderbeg développé de plus en plus les germes de discordes intérieures, et empêché toute constitution d'une nationalité albanaise. Mais pendant et depuis la dernière guerre d'Orient ces dispositions se sont considérablement modifiées.

Nous avons dit plus haut que l'Albanais musulman n'a été fanatique que par intérêt ou sous l'influence de circonstances particulières. Au contraire, ayant souvent passé à l'islam seulement pour se soustraire aux vexations des autorités musulmanes, il a conservé un fond, sinon chrétien, au moins de religion cosmopolite, qui le dispose à la tolérance ; aussi voyons-nous plusieurs clans, en partie musulmans, en partie chrétiens, vivre dans l'harmonie la plus complète.

C'est donc une erreur de croire que la fidélité des Albanais musulmans à la Porte repose sur une solidarité religieuse avec les Turcs, elle n'est due qu'à une solidarité d'intérêts. Les ennemis de la Porte dans ces parages ce sont les Serbes ; et les Monténégrins, qui se considèrent comme Serbes, en les combattant

sous le drapeau ottoman, les Albanais ne faisaient que continuer leurs anciennes luttes d'indépendance des temps de Niémania et de Douchane. Mais lorsque la Porte a tenté de restreindre leurs libertés intérieures, elle trouva une résistance tout aussi énergique chez les clans musulmans que chez les chrétiens. Cependant ni chez les uns ni chez les autres il ne s'était manifesté jusqu'à présent de tendances de séparation, ni des aspirations à une autonomie plus complète et nationale, excepté les tentatives personnelles de Moustafa Pacha de Scutari, à la fin du siècle dernier. Seulement dans la basse Epire, chez les Albanais hellénisés, et en partie chez les musulmans, des tendances séparatistes se sont manifestées en faveur de la Grèce qui auraient pu amener l'annexion de cette province au royaume hellénique, si le gouvernement d'Athènes avait su les exploiter. Nous devons chercher la source de ces tendances dans l'hellénisation des habitants par la religion et les écoles et dans la solidarité créée entre l'élément tosqe et l'élément grec par Ali-Pacha durant les dernières années de son règne, solidarité qui se développa encore pendant l'insurrection grecque, grâce à la communauté d'intérêts religieux et politiques entre l'élément albanais (tosque) orthodoxe et le grec. La confraternité d'armes alors établie entre eux avait continué depuis cette époque, alimentée par les souvenirs glorieux qui leur étaient communs.

Les comités révolutionnaires et les syllogos fomentaient ces dispositions de leur mieux, et souvent le gouvernement les encouragea par ses agents. Malheureusement pour les Grecs, le changement fréquent de ministères à Athènes enlevait toute suite aux agissements du gouvernement. Comondouros avait-il envoyé le secrétaire général du ministère de l'intérieur à Corfou pour traiter avec les chefs épirotes, et avait-il promis des armes et des munitions en cas d'un soulèvement : Deligeorges, qui lui succédait au pouvoir, n'avait rien de plus pressé que de donner l'ordre aux agents officiels grecs de marcher d'accord avec le gouvernement ottoman (1). Le paysan épirote ne voyait dans tout cela que des promesses dont l'exécution était toujours renvoyée aux calendes grecques. Sa confiance dans le gouvernement grec et avec elle son désir d'être incorporé au royaume diminuaient donc de jour en jour.

(1) De pareils ordres ont été donnés en mars 1877.

Dès le mois de mai 1877, nous avons entendu dire à des chefs albanais de la basse Epire que, s'ils étaient obligés d'avoir recours à leurs seules forces pour conquérir leur indépendance, ils se souviendraient, après l'avoir conquise, qu'ils étaient Albanais et non Grecs. Ceux-ci ayant laissé échapper l'occasion que leur donnait la guerre entre la Russie et la Porte pour relever leur prestige tombé en Epire, non seulement ils ne trouvèrent aucun écho dans cette province, lorsqu'ils la firent envahir par les bandes de Radovizi et de Santi Quaranta, et bien que celles-ci aient pu rester maîtresses d'une petite partie du pays pendant quelque temps, mais, au contraire, le pacha de Janina put annoncer à son gouvernement qu'il avait formé un corps de près de mille chrétiens pour les combattre, ce qui dans tout ce fiasco fut le coup le plus sensible.

La puissance ottomane déclinant à vue d'œil, toutes les petites nationalités de la péninsule des Balkans se sentirent renaître à une vie nouvelle; il est donc naturel qu'au fur et à mesure que le désir d'une annexion à la Grèce s'évanouissait chez les Albanais de l'Epire, ceux-ci aient commencé à prendre en sérieuse considération l'union des diverses tribus albanaises en un seul faisceau, pour s'opposer au partage de leur pays entre les autres héritiers de la Porte.

Dans le nord de l'Albanie, des idées analogues se formèrent à cette même époque sous l'influence de circonstances analogues; seulement, comme là elles correspondaient aux intérêts momentanés de la Porte, elles furent encouragées par celle-ci; par conséquent, elles purent d'un côté se manifester plus librement, de l'autre elles prirent provisoirement une direction plus exclusivement musulmane. C'était après la paix de San Stefano, la Porte prévoyait l'occupation de la Bosnie et de l'Herzégovine par l'Autriche, et comprenait que l'organisation des Albanais en une masse compacte pouvait lui servir de barrière contre le progrès ultérieur de l'Autriche vers la mer Egée. Du reste, les tendances à l'indépendance des Albanais devaient lui faire penser que si elle ne se servait pas de cet élément, quelqu'un aurait pu s'en servir contre elle.

Elle permit donc la formation de la fameuse ligue de Prizrend, qui au commencement n'agissait que sous son influence. Non seulement elle en encouragea la formation, mais elle lui donna des armes et permit aux officiers et aux employés d'origine albanaise de se mettre à la disposition de la ligue pour l'organisation

des troupes et des services administratifs. Plus tard, lorsque l'Autriche eut occupé la Bosnie et l'Herzégovine, beaucoup d'officiers bosniaques, auxquels le gouvernement autrichien n'avait offert que des placés de sergents, vinrent se joindre aux officiers albanais. Les rédifs albanais et les soldats du nizam qui avaient fini leur temps sous les drapeaux furent renvoyés dans leurs foyers, de sorte qu'aujourd'hui on se tromperait grandement si l'on considérait toutes les troupes de la ligue comme des bachibouzouks. Il est difficile de les évaluer, mais nous croyons que les troupes à peu près régulières dont elle dispose dépassent vingt-cinq mille hommes, auxquels il faut joindre un nombre considérable et variable d'irréguliers ; la cavalerie doit être faible ; mais ces troupes ne manquent pas d'artillerie. Parallèlement à l'organisation militaire, quoique plus lentement qu'elle, se développait aussi l'organisation administrative du pays sur une base nationale. En aidant ainsi les Albanais à se constituer, la Porte exigea que la ligue restât musulmane ; aussi les offres des clans catholiques qui, il y a deux ans, avaient demandé à s'y joindre, furent-elles repoussées.

Dès le commencement de son existence, la ligue donna des preuves d'intelligence politique et stratégique. Des têtes exaltées et peut-être des agents du gouvernement ottoman cherchèrent à l'entraîner à prendre part à la résistance des Bosniaques, mais la ligue refusa, ne voulant pas donner des prétextes à l'Autriche de se mêler des affaires albanaises, et ne voulant pas exposer une partie de ses ressources dans la défense stérile d'une cause qui n'était pas la sienne et qui était perdue d'avance. Déjà donc, il est manifeste que, tout en subissant l'influence ottomane jusqu'à un certain point, la ligue n'entendait identifier la cause musulmane avec celle des Albanais que dans la mesure qu'elle jugerait. Si dans la question de Plava et de Goussinié, dont la population est en majorité slave, elle agit autrement, c'est qu'elle avait plus de chances de succès contre le Monténégro que contre l'Autriche ; et aussi parce que, quoique formant la minorité, il y avait cependant quelques milliers d'Albanais dans les districts en question, mais surtout parce que la montagne de Kom (8,500 p.) qui forme avec le Gliëb la division des eaux entre l'Adriatique et les affluents du Danube, qui se trouve dans le district de Plava, a une grande importance militaire ; cette montagne est en effet comme le rempart naturel de la haute Albanie du côté nord et compense

jusqu'à un certain point le désavantage de la trouée ouverte entre les montagnes et le lac de Scutari.

La ligue avait donc à sa formation décliné l'alliance avec les clans catholiques de la haute Albanie. Elle était également restée en froid avec les Tosques de l'Épire; on peut dire qu'elle ne fut à cette époque qu'une ligue guègue musulmane. Mais, au commencement de 1879, à l'occasion des conférences de Prévesa, Mouktar-Pacha et Abeddine-Bey y furent envoyés comme plénipotentiaires turcs. Mouktar-Pacha est connu par ses sympathies pour les Albanais et Abeddine-Bey est lui-même Albanais. Il était donc évident qu'au lieu de chercher à arriver à une entente avec la Grèce, ils organiseraient, autant que cela dépendrait d'eux, la résistance albanaise contre les prétentions grecques. En effet, plus de cent cinquante chefs de la basse Albanie, parmi lesquels Mustafa-Pacha de Valona était le plus important, furent mandés à Prevesa, et chez Abeddine-Bey l'on discutait ouvertement les mesures à prendre dans le cas où la Porte se verrait obligée de céder à la pression des puissances et de renoncer à la défense officielle du territoire de la basse Épire, que le congrès de Berlin avait indiqué comme pouvant être annexé à la Grèce. En même temps, des armes se chargeant par la culasse furent distribuées en grande quantité aux habitants musulmans. Les fortifications de Prevesa et d'autres places furent mises en état de défense et armées, d'autres furent construites pour protéger la frontière. Les places furent pourvues de munitions et de vivres pour soutenir un siège de plusieurs mois. Au printemps 1879, le gouvernement ottoman, craignant probablement une rupture avec la Grèce, prit ces mesures avec une telle précipitation qu'en dehors des vapeurs ordinaires du Lloyd qui font le service de la côte, il en fréta de supplémentaires.

En même temps que les Tosques, sous la direction d'Abeddine-Bey, se préparaient à la résistance contre les Grecs, ils envoyèrent des délégués auprès de la ligue de Prizrend et dans la haute Albanie pour établir un accord avec leurs compatriotes guègues. Nous avons lieu de croire que les premières ouvertures furent reçues assez froidement; cependant, grâce à certains chefs aux vues plus larges, et particulièrement grâce à l'influence personnelle de Mouktar-Pacha, nommé dans l'intervalle au commandement général du 3^e corps d'armée, qui comprend tous ces pays et dont le quartier général est à Monastir, l'on ne tarda pas à arriver

à une entente, laquelle, si elle n'est pas encore aussi étroite qu'elle pourrait l'être, ne nous laisse pas le moindre doute sur la solidité des Guègues avec les Tosques dans l'éventualité d'une lutte avec la Grèce.

Cette entente établie entre les Guègues et les Tosques musulmans, le noyau de la nationalité albanaise était constitué, il ne restait plus qu'à attendre qu'un changement de circonstances permît aux chrétiens catholiques et aux chrétiens grecs de s'y joindre. Quant aux catholiques, ce changement de circonstances ne se fit pas attendre, et nous avouons que, malgré les apparences contraires, loin d'avoir été amené par l'imprévoyance, nous le croyons habilement combiné d'avance par la puissance qui y était le plus intéressée. Nous voulons parler de l'échange proposé au Monténégro par la Turquie, sous les auspices de l'Italie, des districts de Plava et Goussinié contre d'autres entièrement albanais faisant partie du territoire de quelques clans chrétiens. Prévu ou non par les auteurs du projet, il était évident, pour toute personne quelque peu au courant des choses du pays, que des clans de la fierté et du renom guerrier des Hottis, par exemple, ne céderaient pas sans lutte une partie de leur territoire aux Monténégrins, qu'ils détestent. Il était également évident que, dans cette lutte éminemment populaire dans tous les clans, les Hottis, les Groudas et les Klementis pourraient compter, non seulement sur l'appui des autres clans catholiques, mais encore sur le concours des clans musulmans. Aussi voyons-nous aujourd'hui le chef des Mirdites se ranger en bataille à côté des troupes de la ligue de Prizrend. Par conséquent, l'entente entre les musulmans et les catholiques se trouve établie de fait, et par elle la constitution de la nationalité albanaise a fait un progrès considérable.

Reste donc l'entente entre l'élément albanais orthodoxe et les autres. Nous avons plus haut parlé des efforts des Grecs pour empêcher cette entente et entraîner les Albanais orthodoxes à faire cause commune avec eux. Nous avons dit aussi que les chances de réussite de ces efforts, qui avaient été assez grandes, ont considérablement diminué depuis la dernière crise orientale. Cependant le gouvernement d'Athènes persiste, s'appuyant sur la recommandation du congrès de Berlin, à vouloir annexer non seulement la partie de l'Épire colonisée par des Grecs et des Koutzovlaques, autrement dit le pays situé entre la vallée de l'Arta et le Pinde, mais en outre le pays compris entre les fleuves de

l'Arta et le Kalamas, qui est presque exclusivement habité par des Albanais et en partie par des Albanais musulmans, dont il y a près de cinquante mille seulement dans les montagnes de Margariti et de Paramythia. Nous comprenons parfaitement que la politique hésitante du gouvernement d'Athènes pendant la dernière guerre, une politique qui coûta les dépenses d'une guerre sans en donner les chances de conquêtes; nous comprenons que cette politique, qui a mis la Grèce à deux doigts de la banqueroute, pousse son gouvernement à chercher le salut financier dans l'annexion d'un territoire assez considérable, pour que ses revenus puissent rétablir l'équilibre dans son budget. Mais la Grèce croit-elle vraiment pouvoir prendre possession de la basse Epire sans une lutte acharnée avec l'élément albanais tout entier? Nous ne le croyons pas, et de plus nous croyons que la Grèce ne sortirait pas victorieuse de cette lutte. Mais supposons même qu'elle parvienne à briser la résistance albanaise et à établir sa frontière sur le Kalamas : dans quel état trouvera-t-elle ce pays? Nous connaissons tous aujourd'hui comment la guerre se fait entre les peuples de la péninsule des Balkans. Les Albanais ravageront toute la partie grecque de la province; les Grecs, les volontaires, sinon l'armée, en ravageront toute la partie albanaise, et, au bout du compte, il ne restera au vainqueur quel qu'il soit que des ruines ensanglantées, comme celles qui couvraient le Péloponèse et l'Attique en 1830. Pendant longtemps le Trésor grec n'en tirera donc aucun revenu; et même les revenus futurs de la Thessalie seront amoindris par cette guerre, car, commencée en Epire, elle s'étendra nécessairement de l'autre côté du Pinde, où les irréguliers de la haute Albanie sont déjà habitués à fourrager.

La guerre non seulement diminuera considérablement les revenus des provinces à annexer, mais elle coûtera elle-même fort cher au Trésor grec, dont les embarras sont déjà si graves aujourd'hui. Si nous ajoutons que probablement la Grèce aura à accepter, avec le territoire cédé par la Porte, une partie correspondante de la dette publique de celle-ci, nous ne pouvons considérer cette annexion comme une *bonne affaire* qu'à condition qu'elle puisse s'effectuer pacifiquement.

À côté de la question financière il y a une question politique, non seulement, bien plus importante à notre avis que celle-là, mais dont la solution prochaine aura une profonde influence sur l'avenir de la Grèce, comme sur celui de l'Albanie. Pour l'Alba-

nais comme pour le Grec, l'élément slave de la péninsule est un rival dangereux, l'un comme l'autre ils ont pour les Slaves une profonde antipathie. En même temps, comme nous l'avons dit plus haut, l'Albanais et le Grec, là où ils ont été mis en contact, ont jusqu'à présent généralement su s'entendre, soit qu'ils se soient fondus l'un dans l'autre, comme dans certaines parties du royaume hellénique, soit que l'Albanais ait accepté docilement la culture hellénique. Ces Albanais plus ou moins hellénisés auraient pu servir de pont pour une entente plus intime entre les deux races dans leur totalité; en forçant la note, en voulant contre leur gré en faire des Grecs, le gouvernement risque de faire sauter ce pont. Il est à craindre que, si les Grecs envahissent l'Épire les armes à la main, ils en fassent, au lieu d'un pont entre eux et les Albanais, un abîme.

C'était surtout l'influence du président du ministère grec qui vient de tomber qui avait donné la direction à la politique hellénique, telle qu'elle s'est manifestée par l'envahissement des provinces limitrophes et par l'attitude des délégués grecs au congrès de Berlin. Ayant ainsi engagé sa responsabilité, il avait un intérêt personnel à la réalisation complète des espérances, éveillées dans la population par les promesses anglaises (1) et confirmées par le congrès de Berlin, car si elles étaient déçues, même en partie, c'était à lui que le peuple s'en prendrait de l'échec politique et de l'embarras financier.

Le nouveau chef du cabinet se trouve dans une tout autre position. D'abord il n'a aucune responsabilité des sommes dépensées pour l'insurrection, en outre il avait toujours blâmé les demandes d'annexion de quelques lambeaux de territoire ottoman faites au congrès par les délégués grecs. D'après lui, la Grèce n'ayant, suivant le conseil des puissances, pris aucune part à la lutte, ne devait pas mendier une partie des dépouilles du vaincu, mais user de son influence morale pour améliorer le sort des rayahs grecs en Turquie; enfin les délégués grecs devaient se présenter devant le congrès, non comme les représentants du royaume de Grèce venant solliciter des faveurs, mais comme ceux de l'hellénisme venant réclamer un droit d'équité et de justice. La situation étant donnée, il nous semble que M. Trikoupis

(1) Le gouvernement anglais avait promis à celui d'Athènes de considérer au congrès l'insurrection des provinces comme existante, si les bandes grecques rentraient dans leurs foyers.

était dans le vrai, et que cette attitude digne et désintéressée n'aurait pu que profiter à la Grèce.

Mais, quelle que soit l'opinion que l'on ait sur la question, ces précédents lui donnent la possibilité d'accepter pour la Grèce des modifications dans le traité de Berlin qui pourraient éviter le conflit avec les Albanais, et poser ainsi peut-être la première pierre d'un dualisme futur gréco-albanais, qui certainement serait dans les vrais intérêts des deux peuples.

En tout cas, la solution de la rectification des frontières gréco-turques semble devoir traîner encore, tandis que la question monténégrine et albanaise demande à être résolue promptement d'une manière ou d'une autre, car le Montenegro n'est pas en état de faire face aux dépenses d'une concentration de troupes sur la frontière, surtout après les sacrifices des années de la guerre et la disette de l'année passée. En outre, si les Monténégrins et les Albanais restaient en armes les uns devant les autres, bientôt le coup de fusil qui rallumerait la guerre partirait sans qu'on pût probablement jamais savoir de quel côté il serait parti. Or, comme les puissances semblent disposées à essayer de l'éviter, il faudrait qu'elles prissent des mesures en conséquence.

Mais quelles pourront être ces mesures? Obliger la Porte à réoccuper le territoire cédé au Montenegro en vertu de la clause Corti, et le remettre effectivement aux troupes monténégrines? Ou bien le faire occuper par les troupes d'une des puissances signataires du traité de Berlin et en faire effectuer la remise au Montenegro par elles?

Obliger la Porte à le réoccuper pour le remettre ensuite nous semble peu pratique, même si la Porte y consentait, ce qui est douteux. En effet, en supposant que les Albanais permissent aux troupes turques de le réoccuper sans résistance, ou qu'ils en fussent chassés par la force, comment se ferait la seconde remise? Si les troupes turques se retirent avant l'arrivée des Monténégrins, les Albanais recommenceront ce qu'ils ont déjà fait une première fois. Si les troupes turques doivent attendre l'arrivée des Monténégrins, il est probable que, eu égard à la disposition actuelle des esprits dans ces parages, il y aurait conflit, ou bien les Albanais réunis en force attaqueraient les Monténégrins dès que les Turcs seraient partis; quelle que fût l'issue de la lutte, la guerre que l'on veut éviter serait donc commencée. Croire que le gouvernement pourrait, même s'il le voulait, forcer les Albanais à assister tranquille-

ment à l'occupation d'un territoire albanais par les Monténégrins c'est une illusion complète, car la ligue de Prizrend, bien qu'organisée avec l'appui de la Porte, n'est plus un instrument dans ses mains. Si la Porte voulait sévir contre elle, la ligue est assez forte aujourd'hui pour lui tenir tête avec des chances de succès, ou au moins avec la certitude de pouvoir faire une longue résistance. La ligue est donc pour la Porte une arme à deux tranchants, et il faut qu'elle la manie avec une prudence extrême.

Faire occuper le territoire en litige par des troupes d'une des grandes puissances nous semble aussi peu pratique que de le faire réoccuper par les Turcs. D'abord nous ne voyons guère quelle puissance voudrait se charger de ce mandat européen. Nous croyons qu'il ne peut être sérieusement question que de deux : l'Autriche ou l'Italie.

Mais l'intervention autrichienne soulèverait bien plus de méfiances de la part de l'Angleterre et de l'Italie que de celle du Monténégro lui-même, car le nouveau cabinet anglais ne voudrait certes pas donner de prétextes à l'Autriche d'étendre le mandat que le congrès de Berlin lui a confié, et d'autant moins que l'occupation rencontrerait certainement une résistance qui rendrait nécessaire des opérations dans les montagnes, et en cas de succès, la prise de possession de la plus grande partie de la haute Albanie et de l'Albanie orientale, y compris le défilé de Katchanik, qui ouvrirait à l'Autriche la vallée du Vardar et le chemin de la mer Egée. L'Italie, de son côté, ne pourrait voir avec indifférence l'Autriche étendre ses possessions sur la rive orientale de l'Adriatique. Quant au Monténégro, il se trouverait de fait englobé dans la monarchie austro-hongroise, du moment qu'il serait environné de tous côtés de provinces plus ou moins légitimement autrichiennes, car la police de la rade d'Antivari étant faite par l'Autriche, la mer ne lui donne aucun débouché libre. Pour lui, le remède serait donc pire que le mal. Nous doutons du reste que le Reichsrath autrichien se décidât à voter les fonds nécessaires pour une expédition dont personne ne pourrait aujourd'hui prévoir les conséquences. Nous ne voyons donc qu'une seule puissance qui pourrait avoir intérêt à pousser l'Autriche dans cette voie périlleuse : c'est la Russie, car tout ce qui peut créer des embarras à l'Autriche, tout ce qui pourrait refroidir ses relations avec la Porte, et surtout tout ce qui pourrait l'engager à fond dans la partie occidentale de la péninsule des Balkans, augmenterait l'influence russe sur le Bos-

phore et donnerait à la Russie les coudées plus franches dans la partie orientale.

L'intervention italienne ne nous paraît pas avoir plus de chances de succès que l'intervention autrichienne. D'abord, l'Italie a toujours manifesté des sympathies pour les Albanais, dont elle compte près de cent mille chez elle, et qui se rattachent à elle par tant de souvenirs historiques et en partie par des liens religieux. En outre, elle compte certainement exploiter ces sympathies réciproques pour contre-balancer l'influence autrichienne dans la péninsule et pour empêcher l'Autriche de s'étendre, tant sur la côte de l'Adriatique que vers la mer Egée. Il nous semble donc peu probable que l'Italie, ayant des sympathies pour les Albanais et un grand intérêt à les soutenir, se décide à intervenir contre eux ; car, quels que puissent être ses plans ultérieurs pour entrer en possession de l'*Italia irredenta*, elle trouverait un allié autrement important et sûr dans l'Albanie indépendante que dans le Monténégro. Du reste, dans la situation politique actuelle de l'Europe, la possibilité d'une guerre prochaine entre l'Autriche et l'Italie n'est nullement exclue, et, dans cette éventualité, un corps d'armée italien pris entre les Albanais et les Autrichiens serait perdu d'avance.

Toutes ces considérations nous semblent recommander impérieusement à l'Italie de borner son action à de bons offices, d'autant plus que nous ne voyons pas une seule raison pouvant l'induire à augmenter ses embarras financiers par les dépenses d'une pareille expédition pour faire plaisir au Monténégro, qui en retirerait le profit direct, et à l'Autriche, qui en retirerait le profit indirect de voir l'Italie se brouiller avec les Albanais.

Le meilleur parti à prendre serait donc pour les puissances d'abandonner la question et de laisser les Monténégrins la résoudre avec les Albanais, ce qui probablement aboutirait à la guerre entre eux ; mais cette guerre très probablement ne s'étendrait pas plus loin et resterait même localisée, si les Grecs s'alliant aux Monténégrins profitaient de l'occasion pour chercher à prendre possession de la basse Epire. Se bornant à empêcher le feu de s'étendre, les puissances n'auraient à la fin qu'à confirmer les modifications que les faits accomplis de la guerre auraient fait subir au traité de Berlin, lorsque les intéressés seraient fatigués de la lutte.

Quelles que soient dans le détail ces modifications, il nous semble

que dès aujourd'hui un fait est acquis à l'histoire, c'est que la nationalité albanaise s'est réveillée, et qu'elle saura, au prix des plus grands sacrifices, reprendre la place à laquelle elle a incontestablement droit parmi les peuples de la péninsule des Balkans. Il nous semble encore que l'Europe n'a aucune raison de s'y opposer, mais qu'au contraire, la constitution d'une Albanie, autonome d'abord, indépendante plus tard, simplifierait bien des questions et pourrait léser seulement les rêves ambitieux mal fondés.

Si les Albanais ne sont pas encore au niveau de la civilisation européenne, les Russes et les Monténégrins, en tant que peuples, ne le sont guère davantage, et cependant personne ne songerait à leur refuser une existence politique à cause de cette infériorité de culture; les Bulgares ne sont pas plus avancés que les Albanais, et cependant la Russie, aux applaudissements d'une grande partie de l'Europe, a versé des flots de sang pour leur donner une vie nationale. Pourquoi les Albanais seraient-ils traités comme les parias des nations?

C'est en les aidant à se constituer, à développer les ressources considérables que renferme leur pays et en les mettant en contact continu et immédiat avec notre civilisation, que les puissances feront disparaître la barbarie qu'on leur reproche, et rendront à la culture une des plus belles et des plus fertiles contrées de l'Europe, en même temps que, par la solution naturelle de cette question politique, elle donnera une nouvelle garantie de paix à la péninsule des Balkans.

PARIS. — IMPRIMERIE JULES LE CLERE, RUE CASSETTE, 17.
